

VITTORIO EM. III

O
A

NAZIONALE

FONDO
DORIA

VI

43

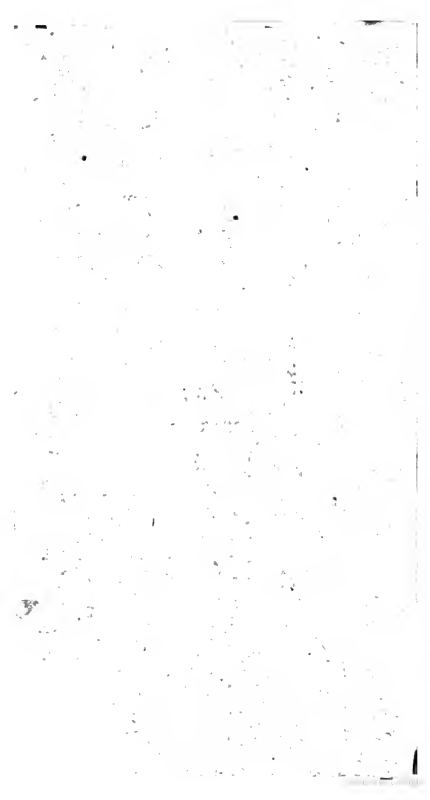
NAPOLI

BIBLIOTECA

VITTORIO EM. III -







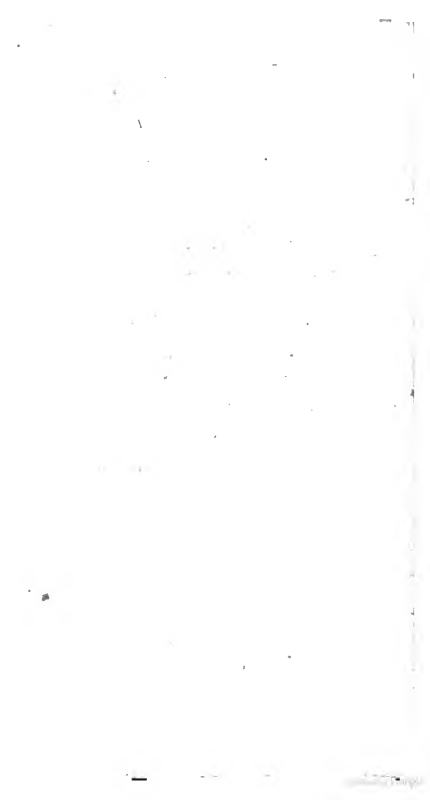


595
—
L 150

P O É S I E S

D E

M A L H E R B E .



249

1/10

2/10

2/10



De Meunier Del.

N. De Longp. Sculp.



POÉSIES

D E

MALHERBE,

R A N G É E S

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.



A G E N È V E.



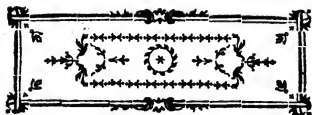
M. DCC. LXXVII.

Fondo Dotie

963349

VI 43





POÉSIES

DE

MALHERBE.



LIVRE PREMIER,

CONTENANT les Pièces composées avant 1605.



ÉPIGRAMME

*SUR le portrait d'Esienne Pasquier , avocat au
parlement de Paris , que l'on avoit peint sans
mains. 1585.*

II L ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau :
Tu les montres dans ton ouvrage ;
Et les caches dans le tableau.

A

S T A N C E S. 1586.

SI des maux renaissans avec ma patience
N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
Le tems est médecin d'heureuse expérience ;
Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le tems à mes douleurs promet une allégeance,
Et de voir vos beautés se passer quelque jour ;
Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
Pour un si beau sujet, pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée,
Ayant de ses desirs amorti le flambeau ;
Et de cette prison, de cent chaînes formée,
Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
Les restes d'un mari, sentiront le reclus ;
Et vos jeunes beautés flétriront, comme l'herbe
Que l'on a trop foulée, & qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfans, des douleurs incroyables,
Qui seront près de vous, & criront à l'entour ;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce tems dedans votre province ,
Vous voyant sans beautés, & moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince
Mariront ma fortune avecque le bonheur.

Ayant un sôuvenir de ma peine fidelle ,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis ,
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle ,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.



LES LARMES

DE SAINT PIERRE,

IMITÉES DU TANSILLE,

AU ROI HENRI III. 1587.

CE n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laisée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les affauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'une éternelle veine
Dans un courage saint ont leur sainte fontaine ;
Où l'amour de la terre & le soin de la chair
Aux fragiles penfers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussitôt que pécher.

HENRI, de qui les yeux & l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui ;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,

Pense qu'il est grand, qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où sortirent ces larmes ,
Est le premier essai de tes premières armes ,
Pour qui tant d'ennemis , à tes pieds abattus ,
Pâles ombres d'enfer , poussière de la terre ,
Ont connu ta fortune , & que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher , comme d'un bon augure ,
Un éternel état l'église se figure ,
Et croit , par le destin de tes justes combats ,
Que ta main relevant son épaule courbée ,
Un jour , qui n'est pas loin , elle verra tombée
La troupe qui l'assaut & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête ;
Et la source déjà commençant à s'ouvrir ,
A lâché les ruisseaux qui font bruire leur trace
Entre tant de malheurs estimant une grace ,
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour , ce courage invincible ,
Qui n'espéroit jamais une chose possible
Que rien fînt sa foi que le même trépas ,
De vaillant fait couard , de fidèle fait traître ,
Aux portes de la peur abandonne son maître ,
Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche ,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche :
Et mesurant sa faute à la peine d'autrui ,
Voulant faire beaucoup , il ne peut davantage
Que soupirer tout bas , & se mettre au visage ,
Sur le feu de sa honte , une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent ,
Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent ,
Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé ;
Les yeux furent les arcs , les œillades les flèches
Qui percèrent son ame , & remplirent de brèches
Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut comparable à l'éclat d'une foudre ,
Pouffe & jette d'un coup ses défenses en poudre ;
Ne laissant rien chez lui que le même penser
D'un homme qui , tout nu de glaive & de courage ,
Voit de ses ennemis la menace & la rage ,
Qui le fer à la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre ,
Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre ,
Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux ,
Entrent victorieux en son ame étonnée ,
Comme dans une place au pillage donnée ,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans son sein moins de vagues courantes ,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes ,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos ;

Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port , & toujours il lui semble
Que des yeux de son maître il entend ce propos.

Eh bien , où maintenant est ce brave langage ?
Cette roche de foi ? cet acier de courage ?
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu ?
Où sont tant de sermens qui juroient une fable ?
Comme tu fus menteur ! suis-je pas véritable ?
Et que t'ai-je promis qui ne soit avénu ?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur & d'ordure ,
Ne me font une pointe aux entrailles si dure ,
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je fais bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort , & se sont mis en fuite ;
Mais toi , que plus que tous j'aimai parfaitement ,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande ,
Tu suis mes ennemis , t'assembles à leur bande ,
Et des maux qu'ils me font , prends ton ébattement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
Que regarde l'Apôtre en ces lumières saintes ;
Et celui seulement que , sous une beauté ,
Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire ,
Jugera , sans mentir , quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte ,
Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte ,
Et que de tous côtés elle suivra ses pas ;
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître ,
Il se veut absenter , espérant que peut-être
Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît , où la troupe maudite ;
Son Seigneur attaché , par outrages dépité ,
Et craint tant de tomber en un autre forfait ,
Qu'il estime déjà ses oreilles coupables ,
D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables ,
Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on lui fait.

Il part , & la douleur qui d'un morne silence
Entre les ennemis couvroit sa violence ,
Comme il se voit dehors à si peu de compas ;
Qu'il demande tout haut que le sort favorable
Lui fasse rencontrer un ami secourable ,
Qui , touché de pitié , lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidelle
Que sa main , qui le guide où l'orage l'appelle ;
Ses pieds , comme ses yeux , ont perdu leur vigueur ;
Il a de tout conseil son ame dépourvue ,
Et dit , en soupirant , que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie , auparavant si chèrement gardée ,
Lui semble trop long-tems ici-bas retardée ;
C'est elle qui le fâche , & le fait consumer ;

Il la nomme parjure , il la nomme cruelle ;
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle ,
Il n'en veut faire compte , & ne la peut aimer.

Va , laisse-moi , dit-il ; va , déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie ,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi ,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne ,
Ton infidèle foi maintenant je dédaigne ;
Quitte-moi , je te quitte , & ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongère & méchante,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchanter ,
Et que pour retarder une heure seulement
La nuit déjà prochaine à ta courte journée ,
Je demeure en danger que l'ame , qui est née
Pour ne mourir jamais , meure éternellement.

Non , ne m'abuse plus d'une lâche pensée ;
Le coup , encore frais de ma chute passée ,
Me doit avoir appris à me tenir debout ,
Et savoir discerner de la trêve , la guerre ;
Des richesses du ciel , les fanges de la terre ,
Et d'un bien qui s'envole , un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'aventure en délices abonde ,
Il se perd aussitôt , & déloge du monde ;
Qui te porte amitié , c'est à lui que tu nuis ;
Ceux qui te veulent mal , sont ceux que tu conserves ;
Tu vas à qui te fuit , & toujours le réserves
A souffrir , en vivant , davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesſſes ,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuſes vieillesſes,
En fuyant le trépas , au trépas arriver ;
Et celui qui chétif aux miſères ſuccombe ,
Sans vouloir autre bien que celui de la tombe ,
N'ayant qu'un jour à vivre , il ne peut l'achever.

Que d'hommes fortunés , en leur âge première ,
Trompés de l'inconſtance à nos ans coutumière ,
Du depuis ſe ſont vus en étrange langueur ;
Qui fuſſent morts contens , ſi le ciel amiable ,
Ne les abuſant pas en ton ſein variable ,
Au tems de leur repos , eût coupé ta longueur.

Quiconque du plaſir a ſon ame aſſouvie ,
Plein d'honneur & de bien, non ſujet à l'envie ,
Sans jamais en ſon aïſe un mal-aïſe éprouver ,
S'il demande à ſes jours davantage de terme ,
Que fait-il ignorant , qu'attendre de pied ferme
De voir à ſon beau tems un orage arriver ?

Et moi , ſi de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieilliffant la cervelle empirée ,
Ne devois-je être ſage , & me reſſouvenir
D'avoir vu la lumière aux aveugles rendue ,
Rebaillet aux muets la parole perdue ,
Et faire dans les corps les ames revenir ?

De ces faits non communs la merveille profonde ,
Qui par la main d'un ſeul étonnoit tout le monde ,
Et tant d'autres encor , me devoient avertir

Que, si pour leur auteur j'endurois de l'outrage,
Le même qui les fit, en faisant davantage,
Quand on m'offenseroit me pourroit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte,
Et sortant promptement de mon sens & de moi,
Ne me suis aperçu qu'un destin favorable
M'offroit, en ce danger, un sujet honorable,
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourir !
Le fer qui les tua leur donna cette grace,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le tems de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde, & se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur sein le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête & l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage,
S'en allèrent fleurir au printems éternel.

Ces enfans bien heureux (créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayant Dieu dans le cœur ne le purent louer,
Mais leur sang leur en fut un témoin véritable;
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, misérable,
Pour lui faire vergogne, & le désavouer.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage,
Et le trop que je vis ne me fait que dommage;
Cruelle occasion du souci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence première,
Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière,
Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que, venant à la guerre
Pour combattre l'enfer & défendre la terre,
Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa;
Par eux il commença la première mêlée,
Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Qui voudra se vanter avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera, d'une ame belle & forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées,
Un superbe planché des étoiles se font;

Leur salaire payé les services précède ;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède ,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens , de rumeur & de presse ,
Que de feux , que de jeux , que de traits de careffe ,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à leur courage tendre ,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre ,
Et pour leur faire honneur les anges se lever !

Et vous femmes , trois fois , quatre fois bienheureuses ,
De ces jeunes Amours les mères amoureuses ,
Que faites-vous pour eux , si vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos , & vous rendez coupables ,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables ,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fût avancé de leurs belles journées ;
Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
Ou que leur avint-il en ce vîte départ ,
Que laisser promptement une basse demeure ,
Qui n'a rien que du mal , pour avoir de bonne heure
Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux pénétrans jusqu'aux choses futures
Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures ,
Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs ,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du monde
N'avoir eu dans le sein la racine féconde
D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puisque les loix me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau ;
Que m'est-il demeuré pour conseil & pour armes ?
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau.

Je fais bien que ma langue ayant commis l'offense,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi ! si peu de cas ne me rend satisfait.
Mon regret est si grand, & ma faute si grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande,
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente,
S'arrache les cheveux, se bat & se tourmente,
En tant d'extrémités cruellement réduit,
Il chemine toujours ; mais rêvant à sa peine,
Sans donner à ses pas une règle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble),
Soit un cas d'aventure, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin, où la bouche du traître,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître,
Pour en priver les bons, aux méchans l'a remis.

Comme un homme dolent, que le glaive contraire
A privé de son fils & du titre de père,
Plaignant deçà, delà son malheur avens,

S'il arrive en la place où s'est fait le dommage ,
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage ,
En voyant le fujet à ses yeux revenu.

Le vieillard , qui n'attend une telle rencontre ,
Sitôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait ,
De nouvelles fureurs se déchire & s'entame ;
Et de tous les penfers qui travaillent son ame ,
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte ;
Ses ennuis sont des jeux , son angoisse une feinte ;
Son malheur un bonheur , & ses larmes un ris ;
Au prix de ce qu'il sent , quand sa vue abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent ,
Ses soupirs se font vents , qui les chênes combattent ,
Et ses pleurs , qui tantôt descendoient mollement ,
Ressembtent un torrent qui , des hautes montagnes ,
Ravageant & noyant les voisines campagnes ,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux , il les baigne , il les baise ,
Il se couche dessus , & seroit à son aise ,
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte :
Mais enfin la douleur , se rendant la plus forte ,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi, quand par accoutumance
Je n'aurois, comme j'ai, de vous la connoissance,
Tant de perfections vous découvrent assez ;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie ;
Les autres ne l'ont pas, & la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passez.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres con-
noissent ,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent !
Telle autrefois de vous la merveille me prit ,
Quand , déjà demi-clos sous la vague profonde ,
Vous ayant appelé , vous affermîtes l'onde ,
Et m'assurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

Mais , ô de tant de biens indigne récompense !
O dessus les sablons inutile sémence !
Une peur , ô Seigneur ! m'a séparé de toi ;
Et d'une ame semblable à la mienne parjure ,
Tous ceux qui furent tiens , s'ils ne t'ont fait
injure ,
Ont laissé ta présence , & t'ont manqué de fois.

De douze , deux fois cinq étonnés de courage ,
Par une lâche fuite évitèrent l'orage ,
Et tournèrent le dos quand tu fus assailli ;
L'autre qui fut gagné d'une sale avarice ,
Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice ;
Et l'autre , en te niant , plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre ,
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre ,
Comme a pu ta bonté nos outrages souffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience ,
Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience
Doit être le couteau qui le fasse mourir ?

Toutefois tu fais tout, tu connois qui nous sommes,
Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.

Si j'ai fait comme un homme, en faisant une offense,
Tu feras comme Dieu, d'en laisser la vengeance,
Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins, si les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue ,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Desireux de l'honneur d'une si belle tombe ,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos mourans ses complaints se meurent;
Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent ,
Pour le faire en langueur à jamais consumer.
Tandis la nuit s'en va, ses lumières s'éteignent,
Et déjà devant lui les campagnes se peignent
Du safran, que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
Tient un vase de fleurs languissantes & mortes,
Elle verse de l'autre une cruche de pleurs ;



Et d'un voile tiffu de vapeur & d'orage ,
Couvrant ses cheveux d'or , découvre en son vifage
Tout ce qu'une ame sent de cruelles douleurs.

Le foleil , qui dédaigne une telle carrière ,
Puisqu'il faut qu'il déloge , éloigne fa barrière ;
Mais comme un criminel qui chemine au trépas ,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche ,
Il marche lentement , & defire qu'on fache
Que , fi ce n'étoit force , il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent ,
Ses chevaux tantôt vont , & tantôt fe retardent ,
Eux-mêmes ignorans de la courfe qu'ils font ;
Sa lumière pâlit , fa couronne fe cache ,
Auffi n'en veut-il pas , cependant qu'on attache ,
A celui qui l'a fait , des épines au front.

Au point accoutumé les oifeaux qui sommeillent ,
Apprêtés à chanter , dans les bois fe réveillent ;
Mais , voyant ce matin des autres différent ,
Remplis d'étonnement , ils ne daignent paroître ,
Et font , à qui les voit , ouvertement connoître ,
De leur peine fecrette , un regret apparent.

Le jour eft déjà grand , & la honte plus claire
De l'Apôtre ennuyé l'avertit de fe taire ;
Sa parole fe laffe , & le quitte au befoin ;
Il voit de tous côtés qu'il n'eft vu de perfonne ;
Toutefois le remord que fon ame lui donne ,
Témoigne affez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle & haute ,
Quand seul en une part il a fait une faute ,
S'il n'a de jugement son esprit dépourvu ,
Il rougit de lui-même ; & , combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent & la terre présente ,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vu ,



S T A N C E S

*POUR M. le duc de Montpensier, qui demandoit
en mariage madame Catherine, princesse de
Navarre, sœur d'Henri IV.*

1591 OU 1592.

BE A U ciel, par qui mes jours sont troubles ou
sont calmes,

Seule terre où je prends mes cyprès & mes palmes,
CATHERINE, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,
Punissez vos beautés plutôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle & téméraire ;
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire ;
Cela seul ici-bas surpassoit mon effort ;
Mais mon ame qu'à vous ne peut être asservie,
Les destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage & de port.

Beauté, par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,
Je mourrai dans vos feux, éteignez-les ou non.
Comme le fils d'Alcmène, en me brûlant moi-même,

Il suffit qu'en mourant, dans cette flamme extrême,
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point, sans sceptre, aspirer où j'aspire ;
C'est pourquoi, sans quitter les loix de votre empire,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre ;
Et, sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître ,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait connoître :
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'heur & de puissance,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, & vaut mieux se résoudre ;
En aspirant au ciel, être frappé de foudre ,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute ;
Et la beauté des fruits d'une palme si haute,
Me fait par le desir oublier le danger.



O D E

AU ROI HENRI LE GRAND,

*Sur la réduction de Marseille à l'obéissance de
ce roi, sous les ordres du duc de Guise, gou-
verneur de Provence. 1596.*

ENFIN, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison,
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux,
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille & que verre
A la colère des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel indique séjour

Une perle fera naître
D'assez de lustre , pour être
La marque d'un si beau jour !

Cet effroyable colosse ,
Cazaux , l'appui des mutins ,
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas , le parricide.
Un Alcide , fils d'Alcide ,
A qui la France a prêté
Son invincible génie ,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel ,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise & l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud & la froidure ,
Et rien , afin que tout dure ,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille volée
A son juste possesseur ,
Avoit languï défolée
Aux mains de cet oppresseur ,

Enfin le tems l'a remise
En sa première franchise ;
Et les maux qu'elle enduroit
Ont eu ce bien pour échange ,
Qu'elle a vu , parmi la fange ,
Fouler ce qu'elle adoroit.

Déjà tout le peuple More
A ce miracle entendu ;
A l'un & l'autre Bosphore
Le bruit en est répandu ;
Toutes les plaines le savent ,
Que l'Inde & l'Euphrate lavent ;
Et déjà , pâle d'effroi ,
Memphis se pense captive ,
Voyant si près de sa rive
Un neveu de Godefroi.



FRAGMENTS

D'UNE ODE

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur le même sujet que la précédente. 1596.

SOIT que de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste & la gloire commande,
Tu passes, comme un foudre, en la terre Flamande,
D'Espagnols abattus la campagne payant;
Soit qu'en sa dernière tête
L'hydre civile t'arrête :
Roi, que je verrai jouir
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre;
Et pense à te réjouir.

Nombre tous les succès où ta fatale main ;
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par une heur éloigné de tout penser humain,
Jamais tu n'as vu journée
De si douce destinée ;
Non, celle où tu rencontras ;
Sur la Dordogne en désordre ,

L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan, qui se moquoit des cieux,
A vu par le trépas son audace arrêtée ,
Et sa rage infidèle , aux étoiles montée ,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux,

* * * * *
* * * * *
* * * * *

Ce dos chargé de pourpre & rayé de clinquans ,
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange ,
Les dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour venger en un jour les crimes de cinq ans,

La mer en cette furie
A peine a sauvé Dorie ;
Et le funeste remords ,
Que fait la peur des supplices ,
A laissé tous ses complices
Plus morts que s'ils étoient morts.





STANCES. 1596.

ENFIN, cette beauté m'a la place rendue,
Qu'elle avoit contre moi si long-tems défendue ;
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait
la loi,

La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que, si victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille ;
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'affaille ;
Qui me sépare d'elle, & me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici-bas d'éternelle durée ;
Une chose qui plait n'est jamais assurée ;
L'épine fuit la rose, & ceux qui sont contents
Ne le sont pas long-tems.

Et puis qui ne fait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers,
Inconnus aux rochers ?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
Et bientôt les jaloux , ennuyés de se taire ,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'assaut ,
Vont médire tout haut.

Peuple , qui me veux mal , & m'imputes à vice
D'avoir été payé d'un fidèle service ,
Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien ,
Et ne recueillir rien ?

Voudrois-tu que ma dame , étant si bien servie ,
Refusât le plaisir où l'âge la convie ,
Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
Ne fut faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur , invincibles chimères ,
Qui naissent aux cerveaux des maris & des mères ,
Étoient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair ?

Non , non , elle a bien fait de m'être favorable ,
Voyant mon feu si grand & ma foi si durable ;
Et j'ai bien fait aussi d'affervir ma raison
En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie ,
De mesurer son aise au compas de l'envie ,
Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit ,
Pour éviter un bruit.

De moi , que tout le monde à me nuire s'apprête ,
Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête ,

Je me suis résolu d'attendre le trépas ,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hasard , plus j'y trouve d'amorce :
Où le danger est grand , c'est là que je m'efforce ;
En un sujet aisé , moins de peine apportant ,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte ;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte ;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné ,
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle ,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle ,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.



S T A N C E S.

CONSOLATION A CARITÉE. 1599.

Ainsi quand Mausole fut mort ,
Artemise accusa le fort ,
De pleurs se noya le visage ,
Et dit aux astres innocens ,
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens.

Ainsi fut fourde au reconfort ,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit songée ,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Égée
Le premier nid des Alcions.

Vous n'êtes seule en ce tourment
Qui témoignez du sentiment ,
O trop fidèle CARITÉE !
En toutes ames l'amitié ,
Des mêmes ennuis agitée ,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris ,
En la querelle de Paris ,

Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycènes faire l'amour.

Mais le destin qui fait nos loix,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême ;
Et les dieux ont gardé ce don
Si rare , que Jupiter même
Ne le fût faire à Sarpedon.

Pourquoi donc , si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous consoler par raison ?

Nature fait bien quelque effort,
Qu'on ne peut condamner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté ,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté ?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux ,
Pour endurer votre colère ;
Et devenus vos ennemis ,

Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis?

Quelles aimables qualités,
En celui que vous regrettez,
Ont pu mériter qu'à vos roses
Vous ôtiez leur vive couleur,
Et livriez de si belles choses
A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos ;
Changez ces funestes propos ;
Et , par la fin de vos tempêtes ,
Obligant tous les beaux esprits ,
Conservez au siècle où vous êtes ;
Ce que vous lui donnez de prix.

Amour , autrefois en vos yeux ,
Plein d'appas si délicieux ,
Devient mélancolique & sombre ;
Quand il voit qu'un si long ennui ,
Vous fait consumer , pour une ombre ,
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous reffouvient du pouvoir
Que ses traits vous ont fait avoir ,
Quand vos lumières étoient calmes ;
Permettez-lui de vous guérir ,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le tems d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'est à notre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite ,
En le ménageant comme il faut.



S T A N C E S. 1598.

BEAUTÉ, mon cher souci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'Océan, son flus & son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime & que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulyse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame, avisez-y, vous perdrez votre gloire
De me l'avoir promis, & vous rirez de moi.
S'il ne vous en souvient, vous manquez de mémoire;
Ou s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas;
S'il arrive autrement, ce sera votre faute,
De faire des sermens, & ne les tenir pas.

STANCES. 1599.

CONSOLATION A M. DU PERIER.

TA douleur, DU PERIER, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours,
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je fais de quels appas son enfance étoit pleine ;
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses,
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu, ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

Penfes-tu que plus vieille , en la maison céleſte
Elle eût eu plus d'accueil ,
Ou qu'elle eût moins ſenti la pouſſière funeſte ;
Et les vers du cercueil ?

Non , non , mon DU PERIER, auſſitôt que la Parque
Ote l'ame du corps ,
L'âge s'évanouit au-deçà de la barque ,
Et ne ſuit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale ;
Et Pluton aujourd'hui ,
Sans égard du paſſé , les mérites égale
D'Archemore & de lui.

Ne te laſſe donc plus d'inutiles plaintes :
Mais , ſage à l'avenir ,
Aime une ombre comme ombre , & des cendres
éteintes
Éteins le ſouvenir.

C'eſt bien , je le confeſſe , une juſte coutume ,
Que le cœur affligé ,
Par le canal des yeux verſant ſon amertume ,
Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe ſépare
Ce que nature a joint ,
Celui qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare ,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable , & dedans sa mémoire
Enfermer un ennui ,
N'est-ce pas se haïr , pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui ?

Priam , qui vit ses fils abattus par Achille ,
Dénué de support ,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville ,
Reçut du reconfort.

François , quand la Castille , inégale à ses armes ,
Lui vola son dauphin ,
Sembloit d'un si grand coup devoir jeter des larmes ,
Qui n'eussent jamais fin.

Il les fécha pourtant , & , comme un autre Alcide ,
Contre fortune instruit ,
Fit qu'à ses ennemis , d'un acte si perfide ,
La honte fut le fruit.

Leur camp , qui la Durance avoit presque tarié
De bataillons épais ,
Entendant sa constance , eut peur de sa furie ,
Et demanda la paix.

De moi , déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vu perclus ;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre ,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non, qu'il ne me soit mal que la tombe possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède ,
Il n'en faut point chercher.

LA MORT a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau là prier ,
La cruelle qu'elle est , se bouche les oreilles ,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du louvre ,
N'en défend point nos rois.

De murmurer contr'elle , & perdre patience ,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut , est la seule science
Qui nous met en repos.



O D E

A LA REINE

MARIE DE MÉDICIS,

SUR SA BIEN VENUE EN FRANCE,

Présentée à Aix, l'année 1600.

PEUPLÉS, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs ;
Peuples , que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs.
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie ,
Et soient dans les coupes noyés
Les foudris de tous ces orages ,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyés.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins ,
En leur ame encore affamée
De massacres & de butins.
Nos doutes seront éclaircies ,
Et mentiront les prophéties

De tous ces visages pâlis ,
De qui le cerveau s'alambique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse , que la foi
D'un saint & loyal hyménée
Destine au lit de notre roi.
La voici la belle MARIE ,
Belle merveille d'Étrurie ,
Qui fait confesser au soleil ,
Quoi que l'âge passé raconte ,
Que du ciel , depuis qu'il y monte ,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cythérée ,
Quand , d'un nouveau feu s'allumant ,
Elle fort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière ,
Des mois l'inégale courrière ;
Et telle deffous l'horizon
L'Aurore au matin ne s'étale ,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race ,
Où l'heur aux mérites est joint ,

Lui met le respect en la face ,
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche ;
Les Graces parlent par sa bouche ,
Et son front , témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible ,
Ne peut , que d'un cœur insensible ,
Être vu sans être adoré.

Quantefois , lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flotloit ,
Neptune , en ses caves profondes ,
Plaignit-il le feu qu'il sentoit ?
Et quantefois , en sa pensée ,
De vives atteintes blessée ,
Sans l'honneur de la royauté ,
Qui lui fit céler son martyre ,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté ?

Dix jours ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder ,
Il a , par un effort contraire ,
Essayé de la retarder.
Mais , à la fin , soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place ,
Soit qu'un autre démon plus fort
Aux vents ait imposé silence ,
Elle est hors de sa violence ,
Et la voici dans notre port.

La voici , peuples , qui nous montre
Tout ce que la gloire a de prix ;
Les fleurs naissent à sa rencontre
Dans les cœurs & dans les esprits.
Et la présence des merveilles ,
Quand oyoient dire nos oreilles ,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite ,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite princesse ,
L'étonnement de l'univers !
Astre , par qui vont avoir cesse
Nos ténèbres & nos hivers :
Exemple , sans autres exemples ,
Future image de nos temples ,
Quoi que notre foible pouvoir
En votre accueil ose entreprendre ,
Peut-il espérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir ?

Ce sera vous , qui , de nos villes ,
Ferez la beauté refleurir ;
Vous , qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir.
Et par vous la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement ,

Non lassés de notre souffrance ,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue & l'habillement.

Par vous un dauphin nous va naître ,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entière le maître ,
Ou par armes , ou par amour.
Et ne tarderont ses conquêtes ,
Dans les oracles , déjà prêtes ,
Qu'autant que le premier coton ,
Qui de jeunesse est le message ,
Tardera d'être en son visage ,
Et de faire ombre à son menton.

Oh ! combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore , en ses deux rives ,
Aura de sultanes captives !
Et que de mères à Memphis ,
En pleurant , diront la vaillance
De son courage & de sa lance ,
Aux funérailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide ,
Amolli par vos doux appas ,
Perdra la fureur qui , sans bride ,

L'emporte à chercher le trépas ;
Et cette valeur indomptée ,
De qui l'honneur est l'Euristhée ,
Puisque rien n'a su l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes ,
Au moins pour épargner vos larmes ;
Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits seront recités ,
Est l'aiguillon par qui nous sommes
Dans les hasards précipités ;
Lui , de qui la gloire semée ,
Par les voix de la renommée ,
En tant de parts s'est fait ouïr ,
Que tout le siècle en est un livre ;
N'est-il pas indigne de vivre ,
S'il ne vit pour se réjouir ?

Qu'il lui suffise que l'Espagne ;
Réduite par tant de combats
A ne l'oser voir en campagne ,
A mis l'ire & les armes bas.
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais fort contre sa vie ;
Et puisque , selon son dessein ,
Il a rendu nos troubles calmes ,
S'il veut davantage de palmes ,
Qu'il les acquierre en votre sein.

C'est là qu'il faut qu'à son génie ,
Seul arbitre de ses plaisirs ,
Quoi qu'il demande , il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs.
C'est là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées ,
Et qu'il ait de quoi se vanter ,
Que la douceur , qui tout excède ,
N'est point ce que sert Ganymède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles ,
Où tonnent les foudres d'enfer ,
Et lutter contre des murailles ,
D'où pleuvent la flamme & le fer :
Puisqu'il fait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées ,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage ,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage ,
Après nous avoir mis à bord ?

Cet Achille , de qui la pique
Faisoit aux braves d'Illion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'assaut d'un lion ,
Bien que sa mère eût à ses armes
Ajouté la force des charmes ,
Quand les destins l'eurent permis

N'eut-il pas sa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fut parmi ses ennemis ?

Les Parques, d'une même soie,
Ne deivent pas tous nos jours ;
Ni toujours, par semblable voie,
Ne font les planettes leur cours.
Quoi que promette la fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait prospérer,
Tombe du faite au précipice ;
Et, pour l'avoir toujours propice,
Il la faut toujours révéler.

Je fais bien que sa Carmagnole,
Devant lui se représentant,
Telle qu'une plaintive idole,
Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle.
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayions toujours le teint blême,
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui ?

Si vos yeux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise

Dans la prison de vos cheveux,
Et commettre, aux dures corvées,
Toutes ces ames relevées,
Que d'un conseil ambitieux,
La faim de gloire persuade,
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux?

Apollon n'a point de mystère,
Et sont profanes ses chansons,
Ou, devant que le sagittaire
Deux fois ramène les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déjà fait preuve à leur dam,
Favorisé de la victoire,
Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Éridan.

Nice, payant avecque honte
Un siège autrefois repoussé,
Cessera de nous mettre en compte
Barberouffe qu'elle a chassé.
Guise, en ses murailles forcées,
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin;
Et Soissons, fatal aux superbes,
Fera chercher, parmi les herbes,
En quelle place fut Turin.



S O N N E T

*A JEAN RABEL, PEINTRE,**Sur un livre de fleurs qu'il avoit peintes.*

1602 OU 1603.

QUELQUES louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage, plein de merveilles,
Met Rabel au-dessus de lui.

L'art y surmonte la nature;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main,
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de *Marguerite*.

Mais pouvoit-il être ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant?

STANCES.

STANCES. 1604.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE;

IMITÉE DU LATIN D'HUGUE GROTIVS.

TROIS ans déjà passés, théâtre de la guerre,
J'exerce de deux chefs les funestes combats,
Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hiver froid à l'extrémité ;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,
Que c'est parmi les miens être digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins ? Ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider.
Toute la question n'est que d'un cimetière ;
Prononcez librement qui le doit posséder.

S T A N C E S
AUX OMBRES DE DAMON.

FRAGMENT. 1604.

* * * * *

L'ORNE comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces penfers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas & nos discours;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous feroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes
Issus de pères rois & de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous ferre;
Et les mieux établis aux repos de la terre,
N'y font qu'hôtes & passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre, & de suite de pages,
Quand le terme est échu, n'allonge point nos jours;

Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande ,
C'est qu'il faut laisser nos amours.

Amours qui la plupart infidèles & feintes ,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes ,
Et qui plus que l'honneur estimant les plaisirs ,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes ,
Acte digne de foudre , en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux desirs.

Elles savent assez alléguer Artemise ,
Disputer du devoir & de la foi promise :
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet ,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se trouve
De qui la foi survive , & qui fasse la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'es plus , la campagne déserte
A dessous deux hivers perdu sa robe verte ,
Et deux fois le printems l'a repeinte de fleurs ,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console ;
Et que ni la raison , ni le tems qui s'envole ,
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits , l'horreur des cimetières ,
De son contentement sont les seules matières :
Tout ce qui plaît , déplaît à son triste penser ;
Et si tous ses appas sont encore en sa face ,
C'est que l'amour y loge , & que rien qu'elle fasse
N'est capable de l'en chasser.

* * * * *

Mais quoi ! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite
abonde ,

Un miracle du ciel , une perle du monde ,
Un esprit adorable à tous autres esprits ;
Et nous sommes ingrats d'une telle aventure ,
Si nous ne confessons que jamais la nature
N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vu maintes beautés à la cour adorées ,
Qui des vœux des amans à l'envi désirées ,
Aux plus audacieux ôtoient la liberté :
Mais de les approcher d'une chose si rare ,
C'est vouloir que la rose au pavot se compare ,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers , sous le nom de Nérée ,
J'allois bâtir un temple éternel en durée ,
Si sa déloyauté ne l'avoit abattu ,
Lui peut bien ressembler du front , ou de la joue :
Mais quoi ! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue ,
Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrante est une ame de cire ,
Matière à toute forme , incapable d'élire ,
Changeant de passion aussitôt que d'objet ;
Et de la vouloir vaincre avec des services ,
Après qu'on a tout fait , on trouve que ses vices
Sont de l'essence du sujet.

Souvent de tes conseils la prudence fidelle
M'avoit sollicité de me séparer d'elle,
Et de m'assujettir à de meilleures loix :
Mais l'aïse de la voir avoit tant de puissance ,
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoissance
Du vrai bien où tu m'appellois.

Enfin après quatre ans une juste colère

* * * * *

Que le flus de ma peine a trouvé son refus ;
Mes sens qu'elle aveugloit ont connu leur offense ,
Je les en ai purgés , & leur ai fait défense
De me la ramentevoir plus.

La femme est une mer aux naufrages fatale :
Rien ne peut applanir son humeur inégale.
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain ;
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne ,
Fais compte , cher esprit, qu'elle, a commela tienne,
Quelque chose de plus qu'humain.



S T A N C E S.

PARAPHRASE DU PSEAUME. VIII. 1604.

O Sagesse éternelle , à qui cet univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également sur la terre & sur l'onde !
Mon Dieu , mon Créateur ,
Que ta magnificence étonne tout le monde ,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !

Quelques blasphémateurs , oppresseurs d'innocens ;
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens ,
De profanes discours ta puissance rabaisent :
Mais la naïveté
Dont mêmes au berceau les enfans te confessent ,
Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moi , toutes les fois que j'arrête les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les cieux ,
Tu me semble si grand , & nous si peu de chose ,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités ,

Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures,
Toutefois, ô bon Dieu !

Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,

Lui que, jusqu'au ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Sitôt que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?
Et par ton réglemeut, l'air, la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon ame, & dire bassement :
O sagesse éternelle, en merveilles féconde !
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !



LIVRE SEÇOND,

Contenant les Pièces composées depuis
1605 , jusqu'à la mort d'HENRI IV.
en 1610.

**S T A N C E S**

*POUR les paladins de France , assaillans dans
un combat de barrière. 1605.*

EH quoi donc ? la France féconde
En incomparables guerriers ,
Aura , jusqu'au bout du monde ,
Planté des forêts de lauriers ,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées ,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires ,
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur ?

Tant de fois le Rhin & la Meuse ,
Par nos redoutables efforts ,

Auront vu leur onde écumeuse
Regorger de sang & de morts ;
Et tant de fois nos destinées ,
Des Alpes & des Pyrénées
Les sommets auront fait branler ,
Afin que je ne fais quels Scythes ,
Bas de fortune & de mérites ,
Préfument de nous égaler.

Non , non , s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles aïeux ,
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les dieux :
Ces arrogans , à leur dommage ,
Apprendront un autre langage ;
Et , dans leur honte ensevelis ,
Feront voir à toute la terre ,
Qu'on est brisé comme du verre ,
Quand on choque les fleurs de lys.

HENRI , l'exemple des monarques ,
Les plus vaillans & les meilleurs ,
Plein de mérites & de marques
Qui ne seront jamais ailleurs ;
Bel astre vraiment adorable ,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart ,
Si vous aimez votre louange ,
Desirez-vous pas qu'on la venge
D'une injure où vous avez part ?

Ces arrogans , qui se défont
De n'avoir pas de lustre assez ,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passez ;
Et , d'une audace ridicule ,
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule ,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe qui puissent être
Ni leur père , ni leur ancêtre ,
Puisque vous êtes notre roi ?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux ,
Si quelque espérance leur reste ,
C'est d'obtenir grace de vous ,
Et confesser que nos épées ,
Si fortes & si bien trempées ,
Qu'il faut leur céder ou mourir ,
Donneront à votre couronne ,
Tout ce que le ciel environne
Quand vous le voudrez acquérir.



S O N N E T

A M A D A M E

LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE,

Pour l'inviter à revenir de Provence à Paris.

1605.

QUOI donc! grande princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée?

La flamme de vos yeux, dont la cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée?

Vous êtes en des lieux, où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tièdes hivers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite:

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs?

S T A N C E S.

*Prière pour le roi Henri le Grand, allant en
Limosin, 1605.*

O Dieu! dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison!
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant & si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assurés par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes, quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,

Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers qui lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler, ils font tant de pratiques,
Que, qui n'a point de peur, n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant, t'ayant pour son appui,
Quand la rebellion, plus qu'une hydre féconde,
Auroit, pour le combattre, assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées ;
Ote-nous ces objets, qui, des choses passées,
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.

L'aide qu'il veut avoir , c'est que tu le conseilles.
Si tu le fais , Seigneur , il fera des merveilles ,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchans , tant soient-elles secrètes ,
Quand il les poursuivra , n'auront point de cachètes ;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés.
Il verra sans effet leur honte se produire ,
Et rendra les desseins qu'ils feront , pour lui nuire ,
Aussitôt confondus comme délibérés.

La rigueur de ses loix , après tant de licence ,
Redonnera le cœur à la foible innocence ,
Que dedans la misère on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace ;
Et sans distinction de richesse ou de race ,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes ;
On n'en gardera plus ni les murs , ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours.
Le fer mieux employé cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre ,
Si ce n'est pour danser , n'orra plus de tambours.

Loin des mœurs de son siècle il bannira les vices ,
L'oïse nonchalance , & les molles délices ,
Qui nous avoient portés jusqu'aux derniers hasards.
Les vertus reviendront de palmes couronnées ,

Et ses justes faveurs , aux mérites données ,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses aïeux , ton amour & ta crainte ,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte ;
D'actes de piété ne pourront l'affouvir.
Il étendra ta gloire autant que sa puissance ;
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance ,
Où tu le fais régner , il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années ,
Qui , pour les plus heureux , n'ont produit que des
 pleurs.

Touté sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lasserà les faucilles ,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie ,
Nous ravira les sens de merveille & de joie ;
Et d'autant que le monde est ainsi composé ,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise ,
Ton pouvoir absolu , pour conserver notre aise ,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un roi fainéant , la vergogne des princes ,
Laisant à ses flatteurs le soin de ses provinces ,
Entre les voluptés indignement s'endort ;
Quoique l'on dissimule , on en fait peu d'estime ;

Et si la vérité se peut dire sans crime ,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mâis ce roi , des bons roi l'éternel exemplaire ,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire ,
L'infailible refuge , & l'assuré secours ;
Son extrême douceur ayant dompté l'envie ,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie ?
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Nous voyons les esprits nés à la tyrannie ,
Ennuyés de couvrir leur cruelle manie ,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction ;
Et lisons clairement dedans leur conscience ,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience ,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, & qu'il nous fasse vivre !
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre ;
Et rendant l'univers de son heur étonné ,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque ,
Que ta bonté propice ait jamais couronné !

Cependant son dauphin, d'une vîtesse prompte ,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte ;
Et suivant de l'honneur les aimables appas ,
De faits si renommés ourdira son histoire ,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil , ne l'ignoreront pas.

Par la fatale main qui vengera nos pertes ,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes ,
Ses châteaux abattus & ses camps déconfits ;
Et si de nos discords l'infame vitupère
A pu la dérober aux victoires du père ,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.



O D E

*Au sujet de l'attentat commis sur le Pont-neuf,
en la personne de Henri le Grand, le 19 de
Décembre 1605, par Étienne de Lisle, procureur à Senlis. 1606.*

QUE direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours ?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre ;
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colère des cieux ?

Oh ! que nos fortunes prospères
Ont un change bien apparent !
Oh ! que du siècle de nos pères
Le nôtre s'est fait différent !
La France, devant ces orages,
Pleines de mœurs & de courages,
Qu'on ne pouvoit assez louer,
S'est faite aujourd'hui si tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un prince de soi,
Que les rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon roi !
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée !
Et qui peut nier , qu'après Dieu ,
Sa gloire , qui n'a point d'exemples ,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu ?

Qui ne fait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter ;
Qu'on reçoit de sa bienveillance
Tout ce qu'on en doit souhaiter ;
Et que si de cette couronne ,
Que sa tige illustre lui donne ,
Les loix ne l'eussent revêtu ,
Nos peuples , d'un juste suffrage ,
Ne pouvoient , sans faire naufrage ,
Ne l'offrir point à sa vertu ?

Toutefois , ingrats que nous sommes ,
Barbares & dénaturés ,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorés ,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête ;
Et d'un courage forcené

Rejetant son obéissance ,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche ,
Qui sorti des ombres d'enfer ,
D'un coup sanglant frappa sa bouche ;
A peine avoit laissé le fer ;
Et voici qu'un autre perfide ,
Où la même audace réside ,
(Comme si détruire l'état
Tenoit lieu de juste conquête) ,
De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin ,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange :
D'où vient que ta sévérité ,
Moindre qu'en la faute d'Arrée ,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Non , non , tu luis sur le coupable ,
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable

Du trouble qu'une âme ressent ;
Tu dois ta flamme à tout le monde ;
Et ton allure vagabonde ,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance ,
N'ayant aucune connoissance ,
N'a point aussi d'affection.

Mais , ô planète belle & claire !
Je ne parle pas sagement ;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître , quelque frénésie
Qui travaillât sa fantaisie ,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre ,
Bel astre , qu'il n'eût vu descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage ,
Le dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce prince embellit ses bords.
Il se resserra tout-à-l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure ;
Et ses nymphes , dessus les eaux ,
Toutes sans voix & sans haleine ,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

Le terreur des choses passées ,
A leurs yeux se ramentevant ,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant ;
Et leur étoit si peu croyable ;
Qu'en cet accident effroyable ,
Personne les pût secourir ,
Que , pour en être dégagées ,
Le ciel les auroit obligées ,
S'il leur eût permis de mourir.

Revenez , belles fugitives :
De quoi versez-vous tant de pleurs ?
Assurez vos ames craintives ;
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le roi vit , & ce misérable ,
Ce monstre vraiment déplorable ,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide ,
A commencé le parricide ,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles , qu'on se réjouisse ;
Mettez-vous l'esprit en repos ;
Que cette peur s'évanouisse ,
Vous la prenez mal à propos ;
Le roi vit , & les destinées
Lui gardent un nombre d'années ,
Qui fera maudire le sort ,

A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie ,
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse intelligence ,
Puissance, quiconque tu sois ,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois !
Toutes ces visibles merveilles
De soins , de peines & de veilles ,
Qui jamais ne t'ont pu lasser ,
N'ont-elles pas fait une histoire ,
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne sauroit effacer ?

Ces archers , aux casques peintes ,
Ne peuvent pas n'être surpris ,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe ;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace ,
Qu'en l'ame , aussitôt qu'en la face ,
Tu n'en lises la vérité ?

Grand démon d'éternelle marque ,
Fais qu'il te souvienne toujours ,
Que tous nos maux , en ce monarque ,

Ont leur refuge & leur secours ;
Et qu'arrivant l'heure prescrite ,
Que le trépas , qui tout limite ,
Nous privera de sa valeur ,
Nous n'avons jamais eu d'alarmes ,
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je fais bien que par la justice ,
Dont la paix accroît le pouvoir ,
Il fait demeurer la malice
Aux bornes de quelque devoir ;
Et que son invincible épée ,
Sous telle influence est trempée ,
Qu'elle met la frayeur par-tout ,
Aussitôt qu'on la voit reluire.
Mais quand le malheur nous veut nuire ,
De quoi ne vient-il point à bout ?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel ;
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débattre un cartel ;
Soit que dans la chambre il médite ,
Soit qu'aux bois la chasse l'invite ,
Jamais ne t'écarte si loin ,
Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
Tu ne sois prêt à le défendre ,
Sitôt qu'il en aura besoin.

Garde

Garde sa compagne fidelle,
Cette reine, dont les bontés
De notre foiblesse mortelle,
Tous les défauts ont surmontés.
Fais que jamais rien ne l'ennuie ;
Que toute infortune la fuie ;
Et qu'aux roses de sa beauté,
L'âge, par qui tout se consume,
Redonne, contre sa coutume,
Les graces de la nouveauté.

Serre, d'une étrelnte si ferme,
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaitre de leur souche
Des scions si beaux & si verts,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout, pour leur commune joie,
Devide aux ans de leur dauphin,
A longs filets d'or & de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin.
Quelques vœux que fasse l'envie,
Conserve-leur sa chère vie ;
Et tiens par elle ensevelis,

D'une bonace continue,
Les aquilons, dont sa venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le sous leur assurance,
Promptement jusques au sommet
De l'inévitable espérance
Que son enfance leur promet.
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées,
Dedans le trône impérial,
Avant que le ciel les appelle,
Fais-leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escorial.



S T A N C E S

*Aux dames pour les demi-dieux marins conduits
par Neptune , dans le Caroufel des quatre
Elémens , en Mars 1606.*

O H ! qu'une sagesse profonde ,
Aux aventures de ce monde ,
Préside souverainement ;
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'événement.

Le renom que chacun admire
Du prince qui tient cet empire ,
Nous avoit fait ambitieux
De mériter sa bienveillance ,
Et donner à notre vaillance
Le témoignage de ses yeux.

Nos forces par - tout reconnues ,
Faisoient monter , jusques aux nues ,
Les desseins de nos vanités ;
Et voici qu'avecque des charmes ,
Un enfant , qui n'avoit point d'armes ,
Nous a ravi nos libertés.

Belles merveilles de la terre ,
Doux sujets de paix & de guerre ,
Pouvons-nous , avecque raison ,
Ne bénir pas les destinées ,
Par qui nos ames enchainées
Servent en si belle prison ?

L'aïse nouveau de cette vie ,
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous ,
Soit notre gloire ou notre honte ,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.

Nous savons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa royauté ;
Mais est-il ni crime , ni blâme ;
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de votre beauté ?

Qu'il s'en aille à ses Néréïdes ,
Dedans ses cavernes humides ,
Et vive misérablement
Confiné parmi ses tempêtes !
Quant à nous , étant où vous êtes ,
Nous sommes en notre élément.

O D E

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur l'heureux succès du voyage de Sedan, entrepris pour réduire le duc de Bouillon, en Mars & Avril 1606.

ENFIN après les tempêtes
Nous voici rendus au port ;
Enfin nous voyons nos têtes
Hors de l'injure du sort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler notre bonace ;
Et ces matières de pleurs ,
Massacres, feux & rapines ,
De leurs funestes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prières sont ouïes ;
Tout est reconcilié ;
Nos pleurs sont évanouies ,
Sedan s'est humilié.
A peine il a vu le foudre ,
Parti pour le mettre en poudre ,
Que , faisant comparaison
De l'espoir & de la crainte ,

Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût cru que ses murailles,
Que défendoit un lion,
Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion ?
Et qu'avant qu'être à la fête
De si pénible conquête,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle,
Et le fer eût, en javelle,
Deux fois les bleds abattus ?

Et toutefois, ô merveille !
Mon roi, l'exemple des rois,
Dont la grandeur n'ompareille
Fait qu'on adore ses loix,
Accompagné d'un génie,
Qui, les volontés manie,
L'a su tellement presser
D'obéir & de se rendre,
Qu'il n'a pas eu, pour le prendre,
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marché un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux :

Rien n'est sûr en son rivage ;
Ce qu'il treuve il le ravage ;
Et traînant , comme buissons ,
Les chênes & leurs racinès ,
Ote , aux campagnes voisines ,
L'espérance des moissons.

Tel , & plus épouvantable ,
S'en alloit ce conquérant ,
A son pouvoir indomptable ,
Sa colère mesurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Trace ;
Et les éclairs de ses yeux
Étoient comme d'un tonnerre ,
Qui gronde contre la terre ,
Quand elle 'a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance ,
A son puissant appareil ,
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil ,
Et vu sa faute bornée
D'une chute infortunée ,
Comme la rébellion ,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Theffalie
Olympe sur Pélion !

Voyez comme , en son courage ,
Quand on se range au devoir ,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoutumée ,
Que , d'un sentiment humain ,
Frappé , non moins que de charmes ,
Il fit la paix , & les armes
Lui tombèrent de la main.

Arrière , vaines chimères
De haines & de rancœurs ;
Soupçons de choses amères ,
Éloignez-vous de nos cœurs.
Loin , bien loin , tristes pensées ,
Où nos misères passées .
Nous avoient ensevelis.
Sous HENRI , c'est ne voir goutte
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O roi ! qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté !
Roi , qui , de l'âge où nous sommes ,
Tout le mal as surmonté :
Si tes labeurs , d'où la France
A tiré sa délivrance ,
Sont écrits avecque foi ,

Qui fera si ridicule
Qui ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ?

De combien de tragédies ,
Sans ton assuré secours ,
Étoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours !
Et qu'auroit fait l'innocence ,
Si l'outrageuse licence ,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer & de nuire ,
N'eût treuvé , pour la détruire ,
Un bras fort comme le tien ?

Mon roi , connois ta puissance :
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout ;
Et la fortune amoureuse ,
De ta vertu généreuse ,
Treuve de si doux appas
A te servir & te plaire ,
Que c'est la mettre en colère ,
Que de ne l'employer pas.

Use de si bienveillance ,
Et lui donne ce plaisir ,
Qu'elle suive ta vaillance

D 5

A quelque nouveau desir.
Où que tes bannières aillent,
Quoi que tes armes affaillent,
Il n'est orgueil endurci,
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je fais bien que les oracles
Prédisent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui, dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparissant,
A la Grèce qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge, où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins, dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoique les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nues
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir,
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussitôt leurs précipices
Ne se laissent applanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers,
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers;
Et ne tient point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui, jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oferont, sous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déjà le Tésin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne
Que tu lui dois arracher;
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baissé le menton

Dans sa caverne profonde ,
S'apprête à voir en son onde
Cheoir un autre Phaëton.

Va , monarque magnanime ,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'astre , dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde ,
N'aura point achevé l'an ,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont , & n'écrasent
La couleuvre de Milan.

Ce sera là que ma lyre ,
Faisant son dernier effort ,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cygne près de sa mort ;
Et se rendant favorable ,
Ton oreille incomparable
Te forcera d'avouer ,
Qu'en l'aise de la victoire ,
Rien n'est si doux que la gloire
De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses

Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.
Par les muses seulement ,
L'homme est exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'histoire
De tes faits laborieux ,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux ;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli , par qui tout s'efface ,
Ta louange dans mes vers ,
D'amarante couronnée ,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.



CH A N S O N

*Faite conjointement avec la duchesse de Bellegarde
& le marquis de Racan. 1606.*

QU'AUTRES que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit des beautés pareilles
A vous , merveille des merveilles ,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance ,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit une amour si forte
Que celle-là que je vous porte ,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles ,
Cela se peut facilement :
Mais qu'en leur ame treuve place
Rien de si froid que votre glace ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables
Par vos rigueurs inexorables ,

Cela se peut facilement :
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien , lorsque l'on pense
En recevoir la récompense ,
Cela se peut facilement :
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espère rien & se maintienne ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie ,
Cela se peut facilement :
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines & vos tyrannies ,
Cela se peut facilement :
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire ,
Cela ne se peut nullement.



S T A N C E S

*Pour M. le duc de Bellegarde , à une femme qui
s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle.*

1606.

PHILIS qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colère
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pusse la trouver belle,
Pâlir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en apercevoir pas?

Oh ! qu'il me feroit desirable
Que je ne fusse misérable
Que pour être en telle prison !
Mon mal ne m'étonneroit guères ,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guérison.

Mais , ô rigoureuse aventure !
Un chef-d'œuvre de la nature ,
Au lieu du monde le plus beau ,
Tient ma liberté si bien close ,
Que le mieux que je m'en propose ,
C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre PHILIS mal avisée ,
Cessez de servir de risée ,
Et souffrez que la vérité
Vous témoigne votre ignorance ,
Afin que perdant l'espérance ,
Vous perdiez la témérité.

C'est de Glicère que procèdent
Tous les ennuis qui me possèdent ,
Sans remède & sans reconfort.
Glicère fait mes destinées ;
Et , comme il lui plaît , mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace ,
Où la pitié n'a point de place ,
Et que rien ne peut émouvoir.
Mais quelque défaut que j'y blâme ,
Je ne puis l'ôter de mon ame ,
Non plus que vous y recevoir.



S O N N E T
AU ROI HENRI LE GRAND,

1607.

JE le connois, DESTINS, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage, aussi grand que leur prospérité,
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le châtiment de sa témérité.

Le cercle imaginé qui, de même intervalle;
Du nord & du midi les distances égale,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais étant fils d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, DESTINS, quoi qu'ils puissent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un monde.





S O N N E T

AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 ou 1608.

MON roi , s'il est ainsi que des choses futures
L'école d'Apollon apprend la vérité ,
Quel ordre merveilleux de belles aventures
Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes lions vont amasser de proie ,
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats ,
Soit que de l'Orient mettant l'empire bas
Ils veulent rebâtir les murailles de Troie !

Ils seront malheureux seulement en un point :
C'est que , si leur courage , à leur fortune joint ,
Avoit assujetti l'un & l'autre hémisphère ,

Votre gloire est si grande en la bouche de tous ,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire ,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'être sortis de vous.



CHANSON

Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy. 1608.

¶ Ils s'en vont ces rois de ma vie ,
Ces yeux , ces beaux yeux ,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux même des cieux.
DIEUX , amis de l'innocence ,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?

Elle s'en va cette merveille ,
Pour qui nuit & jour ,
Quoi que la raison me conseille ,
Je brûle d'amour.
DIEUX , amis de l'innocence ,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?

En quel effroi de solitude
Assez écarté ,
Mettrai-je mon inquiétude
En sa liberté ?
DIEUX , amis de l'innocence ,

*Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?*

Les affligés ont, en leur peine,
Recours à pleurer :
Mais quand mes yeux seroient fontaine,
Que puis-je espérer ?
DIEUX, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?



O D E

*A M. le duc de Bellegarde , grand écuyer de
France. 1608.*

A La fin c'est trop de silence
En si beau sujet de parler :
Le mérite qu'on veut céler ,
Souffre une injuste violence.
BELLEGARDE , unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port ,
Que tarde ma paresse ingrate ,
Que déjà ton bruit nompareil ,
Aux bords du Tage & de l'Euphrate ,
N'a vu l'un & l'autre soleil ?

Les muses hautaines & braves
Tiennent le flatter odieux ,
Et , comme parentes des dieux ,
Ne parlent jamais en esclaves.
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautés dont les appas
Ne sont que rigueur & que glace ,
Et de qui le cerveau léger ,
Quelque service qu'on leur fasse ,
Ne se peut jamais obliger .

La vertu , qui de leur étude
Est le fruit le plus précieux ,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude ;
Et les agréables chansons ,
Par qui leurs doctes nourrissons
Savent charmer les destinées ,
Récompensent un bon accueil ,
De louanges que les années
Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes , par moi publiées ,
(Je le jure sur les autels)
En la mémoire des mortels ,
Ne feront jamais oubliées ;
Et l'éternité , que promet
La montagne au double sommet ,
N'est que mensonge & que fumée ,
Où je rendrai cet univers
Amoureux de ta renommée ,
Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande ,
L'homme est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande :
Tant de fleurs de tant de côtés ,
Faisant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature ,

Qu'il

Qu'il tient suspendu son desir,
Et ne fait, en cette peinture,
Ni que laisser, ni que choisir.

Ainsi, quand pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte,
Tu me tiens les sens enchantés
De tant de rares qualités,
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle fera la première,
Moins je fais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'aïeux,
Que la gloire a mis dans les cieux,
Est réputé grand avantage,
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honorables,
Dont le mérite & la raison,
Quand les destins sont favorables,
Parent une illustre maison ?

Qui ne fait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos rois,

E

Des Alpes a battu les têtes ?
Qui n'a vu dessous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas ,
Et les peuples de ses deux rives ,
Dans la frayeur ensevelis ,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis ?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur ,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures ;
Non pas à toi , qui revêtu
De tous les dons que la vertu
Peut recevoir de la fortune ,
Connois ce qui vraiment est bien ,
Et ne veut pas , comme la lune ,
Laisser d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infame d'Envie ,
A qui rien de l'autrui ne plaît ,
Tout lâche & perfide qu'il est ,
Jette les yeux dessus ta vie ,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs & des beaux esprits ,
Dont aujourd'hui la France est pleine ;
Est-il pas contraint d'avouer ,
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer ?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter un cheval,
Soit qu'il se présente un rival,
Pour la lice ou pour la barrière ;
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir
Éloigné des molles délices,
Qui ne fait que toute la cour,
A regarder tes exercices,
Comme à des théâtres accourt ?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour ton roi
Ce joyau d'honneur & de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie,
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace & tes appas
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la Toison ?

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré :
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclatèrent.

Toutefois les nymphes du lieu,
Non sans apparence, doutèrent
Qui de vous deux étoit le dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne peut me démentir,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques !
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours,
Et qu'à bien dispenser les choses,
Il faut mêler pour un guerrier,
A peu de myrthe & peu de roses,
Force palme & force laurier.

Achille étoit haut de corsage ;
L'or éclatoit en ses cheveux ;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage.
Sa gloire à danser & chanter,
Tirer de l'arc, sauter, lutter,
A nulle autre n'étoit seconde :
Mais s'il n'eût rien eu de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit-il pas dans le tombeau ?

S'il n'eût par un bras homicide,
Dont rien ne repouffoit l'effort,
Sur Iliou vengé le tort.

Qu'avoit reçu le jeune Atride :
 De quelque adresse qu'au giron
 Ou de Phénix, ou de Chiron ,
 Il eut fait son apprentissage ,
 Notre âge auroit-il aujourd'hui
 Le mémorable témoignage
 Que la Grèce a donné de lui ?

C'est aux magnanimes exemples ,
 Qui , sous la bannière de Mars ,
 Sont faits au milieu des hasards ,
 Qu'il appartient d'avoir des temples ;
 Et c'est avecque ces couleurs ,
 Que l'histoire de nos malheurs
 Marquera si bien ta mémoire ,
 Que tous les siècles à venir
 N'aurent point de nuit assez noire ,
 Pour en cacher le souvenir.

En ce long tems , où les manies ,
 D'un nombre infini de mutins ,
 Pouffés de nos mauvais destins ,
 Ont assouvi leurs félonnies ,
 Par quels faits d'armes valeureux ,
 Plus que nul autre aventoureux ,
 N'as-tu mis ta gloire en estime ,
 Et déclaré ta passion
 Contre l'espoir illégitime
 De la rebelle ambition ?

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer ,
Sans que son goût devienne amer ,
Passe d'Élide en la Sicile :
Ses flots , par moyens inconnus ,
En leur douceur entretenus ,
Aucun mélange ne reçoivent ,
Et dans Syracuse arrivant
Sont treuvés , de ceux qui les boivent ,
Aussi peu salés que devant.

Tel entre ces esprits tragiques ,
Ou plutôt démons insensés ,
Qui , de nos dommages passés ,
Tramoient les funestes pratiques ,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti ;
Mais blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs ,
As toujours aimé l'innocence ,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que , pour sauver sa terre ,
Mon roi , le plus grand des humains ,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre ,
Jusqu'à la fin de ses exploits ,
Que tout eût reconnu ses loix ,
A-t-il jamais défait armée ,

Pris ville , ni forcé rempart ,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part ?

Soit que près de Seine & de Loire
Il pavât les plaines de morts ,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire ,
Ne l'as-tu pas toujours suivi ?
Ne l'as-tu pas toujours servi ,
Et toujours , par dignes ouvrages ,
Témoigné le mépris du fort ,
Que fait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort ?

Mais quoi ! ma barque vagabonde
Est dans les Syrtes bien avant ,
Et le plaisir la décevant ,
Toujours l'emporte au gré de l'onde ,
BELLEGARDE , les matelots
Jamais ne méprisent les flots ,
Quelque phare qui les éclaire :
Je ferai mieux de relâcher ,
Et borner le soin de te plaire ,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer ,
C'est que tu veuilles m'assurer

Que mon offrande te contente.
Donne-m'en d'un *clin* de tes yeux
Un témoignage gracieux ;
Et si tu la trouves petite ,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite ,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or & de soie
Ton âge dévide son cours ,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matières de joie ;
Ainsi tes honneurs fleurissans ,
De jour en jour aillent croissans ,
Malgré la fortune contraire ;
Et ce qui les fait trébucher ,
De toi , ni de TERMES , ton frère ,
Ne puisse jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles ,
Toujours compagne de vos pas ,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles ,
Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur :
Sans être menteur , je puis dire
Que jamais vos prospéritez
N'iront jusques où je desire ,
Ni jusques où vous méritez.

SONNET

*A M. de Flurance, sur son livre de l'Art
d'embellir. 1608.*

Voyant ma CALISTE si belle,
Que l'on n'y peut rien desirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'aurore même n'atteint
Quand elle commence de naître.

Mais, FLURANCE, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage ;

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.



S O N N E T

Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy. 1608.

QUEL astre malheureux ma fortune a bâtie ?
A quelles dures loix m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie ?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché ?
Qui vit jamais coupable expier son péché,
D'une douleur si forte & si peu divertie.

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux damnés la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine.

Mais , sans être savant & sans philosopher ,
(Amour en soit loué), je n'en suis point en peine :
Où CALISTE n'est point, c'est là qu'est mon enfer.



S T A N C E S

Pour la même. 1608.

Laisse-moi, RAISON importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune ;
Tu perds tems de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout son empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire,
D'où vient que tu me veux ravir
L'aïse que j'ai de la servir ?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte ?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire & nette comme ses yeux ?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,

Soit que sa voix de ses accens
Frappe les cœurs par les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut assez louer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire,
C'est que son trop chaste penser,
Ingrat à me récompenser,
Se moquera de mon martyre ;
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde, il est véritable,
Je devois bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas ;
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle & du fort ;
Aussi bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.



S O N N E T

Pour la même. 1608.

IL n'est rien de si beau comme CALISTE est belle;
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat, qui voit tant de trésors,
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle:
Le baume est dans sa bouche, & les roses dehors;
Sa parole & sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards;
Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de graces & d'appas,
Qu'en dis-tu, marais-on? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, & ne l'adorer pas?



S T A N C E S

Sur l'éloignement prochain de la comtesse de La Roche , ou de la vicomtesse d'Auchy. 1608.

LE dernier de mes jours est dessus l'horizon ;
Celle dont mes ennuis avoient leur guérison
S'en va porter ailleurs ses appas & ses charmes.
Je fais ce que je puis , l'en pensant divertir ;
Mais tout m'est inutile , & semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux , à qui le ciel & mon consentement ,
Pour me combler de gloire , ont donné justement
Dessus mes volontés un empire suprême ,
Que ce coup m'est sensible , & que tout à loisir
Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter
Du funeste voyage où vous m'allez ôter ,
Pour un terme si long , tant d'aimables délices ;
Puisque votre présence étant mon élément ,
Jepense être aux enfers & souffrir leurs supplices ,
Lorsque je m'en sépare une heure seulement !

Au moins si je voyois cette fière beauté ,
Préparant son départ , cacher sa cruauté
Dessus quelque tristesse , ou feinte , ou véritable ;

L'espoir qui volontiers accompagne l'amour ,
Soulageant ma langueur , la rendroit supportable ,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer ?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie ;
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi ,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moi ?

Puis étant son mérite infini comme il est ,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît ,
Quelques loix qu'elle fasse , & quoi qu'il m'en avienne ,
Sans faire cette injure à mon affection ,
D'appeller sa douleur au secours de la mienne ,
Et chercher mon repos en son affliction ?

Non , non , qu'elle s'en aille à son contentement ,
Ou dure , ou pitoyable , il n'importe comment.
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite :
Et quand de mes travaux je n'aurois jamais rien ,
Le sort en est jeté , l'entreprise en est faite ,
Je ne saurois brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits ,
Qui bientôt délivrés , comme ils sont bientôt pris ,
En leur fidélité n'ont rien que du langage ;
Toute sorte d'objets les touche également.
Quant à moi , je dispute avant que je m'engage :
Mais quand je l'ai promis , j'aime éternellement.

S O N N E T

A la vicomtesse d'Auchy. 1608.

BEAUTÉ, de qui la grace étonne la nature,
Il faut donc que je cède à l'injure du fort,
Que je vous abandonne, &, loin de votre port,
M'en aille au gré du vent suivre mon aventure.

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure ;
Et la seule raison qui m'empêche la mort,
C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
Ne fût mal employé pour une ame si dure.

CALISTE, où pensez-vous ? Qu'avez-vous entrepris ?
Vous refoudrez-vous point à borner ce mépris,
Qui de ma patience indignement se joue ?

Mais, ô de mon erreur, étrange nouveauté !
Je vous souhaite douce, & toutefois j'avoue
Que je dois mon salut à votre cruauté,



S O N N E T

Fait à Fontainebleau , sur l'absence de-la même.

1608.

BEAUX & grands batimens d'éternelle structure,
Superbes de matière & d'ouvrages divers ,
Où le plus digne roi qui soit en l'univers ,
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc & beaux jardins , qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs & des ombrages verts ,
Non sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines , canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste :

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayiez des appas.
Maisquoiquevous ayiez, vous n'avez point CALISTE,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.



S O N N E T

*Sur le même sujet que le précédent, & fait sans
doute au même lieu. 1608.*

CALISTE, en cet exil j'ai l'ame si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne saurois ouïr ni raison, ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer & finir la journée :
En quelque part des cieux que luisse le soleil,
Si le plaisir me suit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la cour fait cas du séjour où je suis,
Et pour y prendre goût je fais ce que je puis :
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure,

En ce piteux état, si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare beauté ! que vous êtes si dure,
Qu'autant près, comme loin, je n'attends que la mort,



SONNET

A la même. 1608.

C'EST fait, belle CALISTE, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des loix de votre empire.
Leur rigueur me dégoûte, & fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant j'e me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie:
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.



S T A N C E S

*A madame la princesse de Conty, pour M. le duc
de Bellegarde. 1608.*

DU RE contrainte de partir,
A! quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir!
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir!

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes rois & mes dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De n'avoir su me retenir?

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meurs après un desir
Où la vanité me convie,
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes sermens s'en aillent au vent?

Vraiment je puis bien avouer
Que j'aurois tort de me louer

Par-dessus le reste des hommes ;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes ,
La fraude & l'infidélité.

Mais , à quoi tendent ces discours ,
O beauté ! qui de mes amours
Êtes le port & le naufrage ?
Ce que je dis contre ma foi ,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déjà hors de moi ?

Votre esprit , de qui la beauté ,
Dans la plus sombre obscurité ,
Se fait une insensible voie ,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au destin , de qui le compas
Marque à chacun son aventure ,
Puisqu'en leur propre adversité
Les dieux , tout-puissans de nature ,
Cèdent à sa nécessité ?

Pour le moins j'ai ce reconfort ,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême ,

Et font voir assez clair à tous ,
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir,
Ce qu'il me propose m'irrite ;
Et mes vœux n'auront point de lieu ,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.



S O N N E T

*A l'occasion de la goutte dont Henri le Grand
fut attaqué, au mois de Janvier 1609.*

QUOI donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne
Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement,
Et qu'on ne peut au monde avoir contentement,
Qu'un funeste malheur aussitôt n'empoisonne?

La santé de mon prince en la guerre étoit bonne;
Il vivoit aux combats comme en son élément;
Depuis que dans la paix il règne absolument,
Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne;

DIEUX, à qui nous devons ce miracle des rois,
Qui du bruit de sa gloire & de ses justes loix
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre;

Puisque seul, après vous, il est notre soutien,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix, & qu'il se porte bien!



S T A N C E S

*De la renommée au roi Henri le Grand , dans le
ballet de la reine , dansé au mois de Mars 1609.*

P LEINE de langues & de voix ,
O ROI , le miracle des rois ,
Je viens de voir toute la terre ,
Et publier en ses deux bouts ,
Que pour la paix , ni pour la guerre ,
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom , qui n'est terminé
Ni de fleuve , ni de montagne ;
Et par lui j'ai fait désirer ,
A la troupe que j'accompagne ,
De vous voir & vous adorer.

Ce sont douze rares beautés ,
Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service ,
Que leur souhaiter plus d'appas ,
C'est vouloir , avec injustice ,
Ce que les cieus ne peuvent pas.

L'Orient qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux ,

Donne

Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter,
Sans être issu du parentage,
Ou de vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors,
Est en elles sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelles preuves de ses charmes;
Mais sitôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la cour leur fait des loix,
Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une reine qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le soleil qui tout surmonte;
Quand même il est plus flamboyant;

S'il étoit sensible a la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le tems à beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles;
Et non moins que les immortels;
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

GRAND ROI, faites-leur bon accueil;
Louez leur magnanime orgueil
Que vous seul avez fait ployable;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux:
Mais quelles ames si farouches
Oferont douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi?



S T A N C E S

*Pour Henri le Grand , sous le nom d'Alcandre ,
au sujet de l'absence de la princesse de Condé ,
sous le nom d'Oranthe. 1609.*

DONC cette merveille des cieux,
Parce qu'elle est chère à mes yeux,
En fera toujours éloignée ;
Et mon impatiente amour ,
Par tant de larmes témoignée ,
N'obtiendra jamais son retour !

Mes vœux donc ne servent de rien !
Les dieux ; ennemis de mon bien ,
Ne veulent plus que je la voie ;
Et semble que de rechercher
Qu'ils me permettent cette joie ,
Les invite à me l'empêcher.

O beauté , reine des beautés ,
Seule de qui les volontés
Président à ma destinée ,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort d'un autre Jason ?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes
Pourroient empêcher qu'aux enfers
Je n'allasse avecque les armes
Rompre vos chaînes & vos fers !

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et, pour oser tout ce qu'il faut,
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits, d'éternelle mémoire,
Les plaines d'Arques & d'Ivry ?

Mais quoi ! ces loix dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur,
Règnent avec un tel empire,
Que si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point en me flattant
Croire que le sort inconstant
De ces tempêtes me délivre ;
Quelque espoir qui se puisse offrir ;
Il faut que je cesse de vivre,
Si je veux cesser de souffrir.

Arrière donc ces vains discours :
Qu'après les nuits viennent les jours,

Et le repos après l'orage.
Autre sorte de reconfort
Ne me satisfait le courage,
Que de me résoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le sentiment ;
Ma foi seule , aussi pure & belle
Comme le sujet en est beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix
ALCANDRE , au silence des bois ,
Témoignoit ses v ves atteintes ;
Et son visage sans couleur
Faisoit connoître que ses plaintes
Étoient moindres que sa douleur.

ORANTHE qui par les Zéphyras
Reçut les funestes soupirs
D'une passion si fidelle ,
Le cœur outré de même ennui,
Jura que s'il mourroit pour elle,
Elle mourroit aussi pour lui.



S T A N C E S

*Pour Alcandre, sur le même sujet que les
précédentes. 1609.*

Quelque ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence
Le destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer.

Paroles, que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'est aujourd'hui votre saison.
Faites-vous ouïr en ma plainte :
Jamais l'ame n'est bien atteinte,
Quand on parle avec raison.

O fureurs, dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi !
Ma dame est captive ; & son crime,
C'est que je l'aime, & qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes

Pour blasphémer contre le sort ,
Quoiqu'insensibles aux tempêtes ,
Je suis plus rocher que vous n'êtes
De le voir , & n'être pas mort.

Assez de preuves à la guerre ,
D'un bout à l'autre de la terre ,
Ont fait paroître ma valeur ;
Ici je renonce à la gloire ,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :
Mais en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie ,
Ne feroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas ?

Qui ne fait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles ,
Et d'un conseil audacieux ,
En bergers , bêtes & satyres ,
Afin d'appaîser leurs martyres ,
Les ont fait descendre des cieux !

Non , non , si je veux un remède ,
C'est de moi qu'il faut qu'il procède
Sans les importuner de rien.
J'ai su faire la délivrance

Du malheur de toute la France ,
Je la saurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage :
Trouvons le salut au naufrage ,
Et multiplions dans les bois
Les herbes , dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des rois.

Pour le moins la haine & l'envie ,
Ayant leur rigueur affouvie ,
Quand j'aurai clos mon dernier jour ;
ORANTHE sera sans alarmes ,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place ,
Transi d'une mortelle glace ,
ALCANDRE cessa de parler ;
La nuit affiégea ses prunelles ,
Et son ame , étendant les ailes ,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu , monarque adorable ?
Lui dit un démon favorable :
En quels termes te réduis-tu ?
Veux-tu succomber à l'orage ,
Et laisser perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour sa vertu ?

N'en doute point, quoi qu'il avienne,
La belle ORANTHE sera tienne;
C'est chose qui ne peut faillir.
Le tems adoucira les choses.
Et tous deux vous aurez des roses,
Plus que vous n'en sauriez cueillir.



S T A N C E S.

Alexandre plaint la captivité de sa maîtresse. 1609.

QUE d'épines, AMOUR, accompagnent tes roses!
Que d'une aveugle erreur, tu laisses toutes choses
A la merci du sort !

Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire ,
Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton empire ,
Sans desirer la mort !

Je fers , je le confesse , une jeune merveille ,
En rares qualités à nulle autre pareille ,
Seule semblable à soi ;
Et , sans faire le vain , mon aventure est telle ,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle ,
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur , ô dure destinée !
Que de tragiques soins , comme oiseaux de Phinée
Sens-je me dévorer !
Et ce que je supporte avecque patience ,
Ai-je quelque ennemi , s'il n'est sans conscience ,
Qui le vit sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent ,
Que je n'ai de penfers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein ;

Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre ;
Et si l'enfer est fable au centre de la terre ,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère ,
Qu'il monte ou qu'il descende , il ne me voit rien
faire

Que plaindre & soupirer ;
Des autres actions j'ai perdu la coutume ;
Et ce qui s'offre à moi , s'il n'a de l'amertume ,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive , & que par le silence ,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence ,
L'esprit est relâché ,
Je vois de tous côtés sur la terre & sur l'onde
Les pavots qu'elle sème affoupir tout le monde ,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupières ,
Aussitôt ma douleur en nouvelles manières
Fait de nouveaux efforts ;
Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge ,
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté , dont ma flamme est le crime ,
M'apparoît à l'autel , où , comme une victime ,
On la veut égorger ;
Tantôt je me la vois d'un pirate ravie ,

Et tantôt la fortune abandonne sa vie
A quelque'autre danger.

En ces extrêmités la pauvrette s'écrie :
ALCANDRE, mon ALCANDRE, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis.
La fureur me saisit, je mets la main aux armes :
Mais son destin m'arrête, & lui donner des larmes,
C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qu'il me dure
Au-delà du trépas.
Tout ce qui me la blâme offense mon oreille ;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute chose se change,
Et qu'avecque le tems les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer ;
Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,
Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre,
Ou que puis-je espérer ?

Non, non, je veux mourir, la raison m'y convie :
Aussi bien le sujet, qui m'en donne l'envie,
Ne peut être plus beau ;
Et le fort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand ALCANDRE, aux campagnes de Seine,
Faisoit, loin de témoins, le récit de sa peine,
Et se fondoit en pleurs.

Le fleuve en fut ému, ses nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage, où ses larmes touchèrent,
Perdit toutes ses fleurs.



S T A N C E S

*Pour Alcandre , au retour d'Oranthe à
Fontainebleau. 1609.*

REVEENEZ , mes plaisirs , ma dame est revenue ;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux ,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue ,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables ,
Où prend mon océan son flus & son reflux :
Soucis , retirez-vous , cherchez les misérables ,
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas ,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas ?

Certes , l'autre soleil , d'une erreur vagabonde ,
Court inutilement par ses douze maisons ;
C'est elle , & non pas lui , qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avecque sa beauté toutes beautés arrivent ;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout ;
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent ,
Les pénètre par-tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle ,
L'orage en est cessé , l'air en est éclairci ;
Et même ces canaux ont leur course plus belle ,
Depuis qu'elle est ici.

De moi , que les respects obligent au silence ,
J'ai beau me contrefaire & beau dissimuler ;
Les douceurs où je nage , ont une violence
Qui ne se peut céler.

Mais , ô rigueur du fort ! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement ,
Je ne m'apperçois pas que le destin m'apprête
Un autre parterment.

Arrière ces penfers que la crainte m'envoie :
Je ne fais que trop bien l'inconstance du fort ;
Mais de m'ôter le goût d'une si chère joie ,
C'est me donner la mort.



C H A N S O N

*Pour Henri le Grand , sur la dernière absence
de la princesse de Condé. 1609.*

QUE n'êtes-vous lassées ,
Mes tristes PENSÉES ,
De troubler ma raison ,
Et faire avecque blâme
Rébeller mon ame
Contre sa guérison ?

Que ne cessent mes larmes ,
Inutiles armes ,
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux !

O beauté nompareille ,
Ma chère merveille ,
Que le rigoureux fort
Dont vous m'êtes ravie
Aimerait ma vie ,
S'il me donnoit la mort ?

Quelles pointes de rage
Ne sent mon courage ,

De voir que le danger ,
En vos ans les plus tendres ,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger !

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur :
Mais j'accrois mon martyre ,
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette ,
Et la violette ,
Qu'un froid hors de saison ,
Ou le soc a touchée ,
De ma peau séchée
Est la comparaison.

DIEUX , qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien ,
Après tant de tempêtes
Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien ?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'état des mortels ,

Pour être inexorables ,
Quand les misérables
Implorent vos autels ?

Mon soin n'est point de faire
En l'autre hémisphère
Voir mes actes guerriers ,
Et jusqu'aux bords de l'onde
Où finit le monde
Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux sont l'empire
Pour qui je soupire ;
Sans eux rien ne m'est doux ;
Donnez-moi cette joie
Que je les revoie ,
Je suis dieu comme vous.



S O N N E T

*A monseigneur le Dauphin , depuis roi
Louis XIII. 1609.*

QUE l'honneur de mon prince est cher aux
destinées !

Que le démon est grand qui lui sert de support ,
Et que visiblement un favorable sort
Tient ses prospérités l'une à l'autre enchaînées !

Ses filles sont encore en leur tendres années ,
Et déjà leurs appas ont un charme si fort ,
Que les rois les plus grands du Ponent & du Nord ,
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous, DAUPHIN , j'ai prédit en mes vers ,
Que le plus grand orgueil de tout cet univers ,
Quelque jour à vos pieds doit abaisser sa tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs ;
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête ,
Vous en ferez frustré par les yeux de vos sœurs.



S T A N C E S

Composées en Bourgogne. 1609.

COMPLICES de ma servitude,
PENSERS, où mon inquiétude
Treuve son repos désiré:
Mes fidèles amis & mes vrais secretaïres,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Par-tout ailleurs je suis en crainte;
Ma langue demeure contrainte;
Si je parle, c'est à regret;
Je pèse mes discours, je me trouble & m'étonne,
Tant j'ai peu d'affurance en la foi de personne:
Mais à vous je suis libre, & n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
Ce que je souffre en ce voyage,
Dont le ciel m'a voulu punir;
Et savez bien aussi que je ne vous demande,
Étant loin de ma dame, une grace plus grande,
Que d'aimer sa mémoire, & m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice,
Quand je lui vouai mon service,
Failli-je en mon élection?

N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple ,
Et dont les qualités n'ont jamais eu d'exemple ,
Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des saisons nouvelles ,
Choisissez les fleurs les plus belles
De qui la campagne se peint ;
En trouverez-vous une , où le soin de nature
Ait avecque tant d'art employé sa peinture ,
Qu'elle soit comparable aux roses de son teint ?

Peut-on assez vanter l'ivoire
De son front , où sont en leur gloire
La douceur & la majesté ;
Ses yeux , moins à des yeux qu'à des soleils fem-
blables ,
Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables ,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté ?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche , de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors.
Prenez garde à ses mœurs , considérez-la toute :
Ne m'avouerez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait , ou l'esprit , ou le corps ?

Mon roi , par son rare mérite ,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien :
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête ,

Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir;
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattez par un doux traitement,
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement?

Toute ma peur est que l'absence
Ne lui donne quelque licence
De tourner ailleurs ses appas;
Et qu'étant, comme elle est, d'un sexe variable,
Ma foi, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne lui soit contemprible, en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;
Ses infidèles flots ne sont point sans orages;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure ,
Que je languis , soupire , & pleure ,
De tristesse me consumant ,
Elle , qui n'a souci de moi , ni de mes larmes ,
Étale ses beautés , fait montre de ses charmes ,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau , PENSERS mélancoliques ,
Auteurs d'aventures tragiques ,
De quoi m'osez-vous discourir ?
Impudens boute-feux de noise & de querelle ,
Ne savez-vous pas bien que je brûle pour elle ,
Et que me la blâmer c'est me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle est sans reproche ,
Que sa constance est une roche ,
Que rien n'est égal à sa foi ;
Prêchez-moi ses vertus , contez-m'en des merveilles ;
C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.





É P I G R A M M E

*Sur mademoiselle Marie de Bourbon , fille de
François de Bourbon , prince de Conti , & de
Louise Marguerite de Lorraine , fille d'Henri I ,
duc de Guise. 1610.*

N'ÉGA L O N S point cette petite
Aux déesses que nous récite
L'histoire des siècles passez ;
Tout cela n'est qu'une chimère.
Il faut dire , pour dire assez ,
Elle est belle comme sa mère.



SONNET

S O N N E T.

ÉPIGRAMME de la même, mademoiselle de Conty, morte douze ou quatorze jours après sa naissance. 1610.

TU vois, PASSANT, la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux,
Qu'avoir mille rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la nature,
Et quelle injustice des cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature!

On doute pour quelle raison
Les destins, si hors de saison,
De ce monde l'ont appelée :

Mais leur prétexte le plus beau,
C'est que la terre étoit brûlée,
S'ils n'eussent tué ce flambeau.



S O N N E T

*Au roi Henri le Grand , pour le premier ballet
de monseigneur le dauphin , dansé au mois de
Janvier 1610.*

VOICI de ton état la plus grande merveille,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement ;
Approche-toi, mon PRINCE, & vois le mouvement
Qu'en ce jeune dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement ?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille ?

Les esprits de la cour , s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux ,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite :

Mais moi que du futur Apollon avertit,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.



S T A N C E S

*Au roi Henri le Grand , pour de petites nymphes ,
menant l'Amour prisonnier. 1610.*

A la fin tant d'amans dont les ames blessées
Languissent nuit & jour ,
Verront sur leur auteur leurs peines renversées ;
Et seront consolés aux dépens de l'amour.

Ce publicé ennemi , cette peste du monde ,
Que l'erreur des humains
Fait le maître absolu de la terre & de l'onde ,
Se treuve à la merci de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ses armes ,
O ROI , l'astre des rois !
Quittez votre bonté , moquez-vous de ses larmes ,
Et lui faites sentir la rigueur de vos loix.

Commandez que sans grace on lui fasse justice ;
Il sera mal aisé
Que sa vaine éloquencé ait assez d'artifice ,
Pour démentir les faits dont il est accusé.

Jamais ses passions , par qui chacun soupire ,
Ne nous ont fait d'ennui :

Mais c'est un bruit commun que , dans tout votre
empire ,
Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars , qui met sa louange à désertir la terre
Par des meurtres épais ,
N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre ,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais sans qu'il soit besoin d'en parler davantage ,
Votre seule valeur ,
Qui de son impudence a ressenti l'outrage ,
Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées ;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ses fautes passées ,
Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers , admiré de l'Envie ;
Fait l'Europe trembler ;
Attachez bien ce monstre ; ou le privez de vie ,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.



S T A N C E S

*Sur la mort de Henri le Grand , au nom de M. le
duc de Bellegarde. 1610.*

ENFIN l'ire du ciel , & sa fatale envie ,
Dont j'avois repouffé tant d'injustes efforts ,
Ont détruit ma fortune ; & , sans m'ôter la vie ,
M'ont mis entre les morts.

HENRI , ce grand **HENRI** , que les soins de nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers ,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers ,

Belle **AME** , beau patron des célestes ouvrages ,
Qui fus de mon espoir l'infailible recours ,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

C'est bien à tout le monde une commune plaie ,
Et le malheur que j'ai , chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie ,
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidelle compagne , aspirant à la gloire ,
Que son affliction ne se puisse imiter ,
Seule de cet ennui me débat la victoire ,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs, dont la source féconde
Jamais, depuis ta mort, ses vaisseaux n'a taris,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau tems ses orages n'effuie,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre,
Et par contagion prend sa triste couleur;
Car, pour la consoler, que lui sauroit-on dire
En si juste douleur?

Reviens la voir, grande AMÈ: ôte-lui cette nue,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison;
Et fais du même lieu, d'où sa peine est venue,
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté,
Elle prendra le tien, &, selon sa coutume,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle,
Non le sang en la bouche & le visage blanc,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
Hymen en robe d'or te la vint amener;

Ou tel qu'à saint Denis , entre nos cris de joie ,
Tu la fis couronner.

Après cet effai fait , s'il demeure inutile ,
Je ne connois plus rien qui la puisse toucher ;
Et sans doute la France aura , comme Sipyle ,
Quelque fameux rocher.

Pour moi , dont la foiblesse à l'orage succombe ,
Quand mon heur abattu pourroit se redresser ,
J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe ;
Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la Destinée ,
Et quelque heureux succès qui me puisse arriver ,
Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
Où je t'irai trouver.

Ainsi , de cette cour l'honneur & la merveille ,
ALCIPPE soupiroit , prêt à s'évanouir.
On l'auroit consolé ; mais il ferme l'oreille ,
De peur de rien ouir.





LIVRE TROISIÈME,

Contenant les Pièces composées depuis
la mort d'HENRI IV, en 1610, jus-
qu'à celle de l'auteur, en 1628.



O D E

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS ;

Sur les heureux succès de sa régence, 1610.

NYMPHE qui jamais ne sommeilles,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers ;
Vole vite, & de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis,
Conte, sur la terre & sur l'onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'est la reine des fleurs de lis.

Quand son HENRI, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les dieux,
En cette aventure effroyable,
A qui ne sembloit-il croyable
Qu'on alloit voir une saison,
Où nos brutales perfidies
Feroient naître des maladies
Qui n'auroient jamais guérison ?

Qui ne pensoit que les furies
Viendroient des abîmes d'enfer,
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme & le fer ;
Qu'un débordement de licence
Feroit souffrir à l'innocence
Toute sorte de cruautés ;
Et que nos malheurs seroient pires,
Que n'aguères sous les Bufires
Que cet Hercule avoit domptés ?

Toutefois depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire son tour ;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents séditieux,

Qu'au lieu de craindre la tempête ,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au-delà des bords de la Meuse ,
L'Allemagne a vu nos guerriers ,
Par une conquête fameuse
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace ;
L'aigle même leur a fait place ;
Et les regardant approcher
Comme lions , à qui tout cède ,
N'a point eu de meilleur remède ,
Que de fuir & se cacher.

O REINE , qui pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidens ,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidens !
Que peut la fortune publique
Te vouer d'assez magnifique ,
Si mise au rang des immortels ,
Dont ta vertu suit les exemples ,
Tu n'as avec eux , dans nos temples ,
Des images & des autels ?

Que sauroit enseigner aux princes
Le grand démon qui les instruit ,
Dont ta sagesse en nos provinces

Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui justement ne peut dire ,
A te voir régir cet empire ,
Que si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites ,
Tu ferois dedans ses limites
Lever & coucher le soleil ?

Le soin qui reste à nos pensées ,
O bel ASTRE ! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit , & notre navire
A la bonace qu'il desire :
Mais si quelque injure du fort
Provoquoit l'ire de Neptune ,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort ?

Affez de funestes batailles ,
Et de carnages inhumains ,
Ont fait , en nos propres entrailles ,
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie ;
Et que las de perpétuer
Une si longue mal-veillance ,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretenir.

La discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux Potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des états.
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie,
Et d'elle prirent le flambeau,
Dont ils désolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs ;
Comme au printems naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles ;
Et de la majesté des loix
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce sera deffous cette égide,
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés ;
Et , surmontant leur espérance ,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré ,

Que vivre au siècle de MARIE,
Sans mensonge & sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons;
Tous leurs vœux feront de te plaire;
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre, ni les Tuilleries,
En leurs superbes galeries,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes

Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes,
N'est pas fu de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement ,
Au nombre desquels on me range ,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.



F R A G M E N T.

1610.

* * * * *

ET quand j'aurai peint ton image,
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour :
Quoique d'Apelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit à sa honte
Achever la mère d'Amour.





S O N N E T

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS ,

*Sur la mort de monseigneur le duc d'Orléans ,
son second fils. 1611.*

COnsolez - vous , MADAME , appeaisez votre
plainte :

La France , à qui vos yeux tiennent lieu de soleil ,
Ne dormira jamais d'un paisible sommeil ,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même , assurez votre crainte ,
Et de votre vertu recevez ce conseil :
Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le ciel en qui votre ame a borné ses amours ,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage , & qui n'eussent point d'ombre ;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts ,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre ,
Que d'en partager trois en un seul univers ?

S O N N E T.

Épitaphe du même duc d'Orléans. 1611.

PLUS Mars que Mars de la Thrace,
Mon père victorieux,
Aux rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mère vient d'une race
Si fertile en demi-dieux,
Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parqué a fait ses loix
Égales & nécessaires.

Rien ne m'en a su parer:
Apprenez, âmes vulgaires,
A mourir sans murmurer.



S T A N C E S

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS.

Pendant sa régence. 1611.

O B J E T divin des ames & des yeux,
REINE, le chef-d'œuvre des cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer !

Les monts fameux des vierges que je fers,
Ont-ils des fleurs en leurs déserts,
Qui, s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne ternissent la leur ?

Le Thermodon a vu feoir autrefois
Des reines au trône des rois :
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu ?

Certes, nos lis, quoique bien cultivés,
Ne s'étoient jamais élevés
Au point heureux, où les destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois se relâchant,
Notre amitié va recherchant ;

Et l'Espagnol, prodige merveilleux,
Cesse d'être orgueilleux.

De tous côtés nous regorgeons de biens ;
Et qui voit l'aïse où tu nous tiens ,
De ce vieux siècle , aux fables récitè ,
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassement ,
Nous fit peur au commencement :
Mais sans effet presque il s'évanouit ,
Plutôt qu'on ne l'ouit.

Tu menaças l'orage paroissant ;
Et , tout soudain obéissant ,
Il disparut comme flots courroucés ,
Que Neptune a tancés.

Que puisses-tu , grand SOLEIL de nos jours ,
Faire sans fin le même cours ;
Le soin du ciel te gardant aussi bien
Que nous garde le tien !

Puisses-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis ,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son empire aboutir !

Les vœux sont grands ; mais avecque raison ,
Que ne peut l'ardente oraison ?
Et , sans flatter , ne fers-tu pas les dieux ,
Assez pour avoir mieux ?

S O N N E T

A MONSIEUR DU MAINE,

Sur ses œuvres spirituelles. 1611.

TU me ravis, DU MAINE, il faut que je l'avoue,
Et tes sacrés discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'Amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu,
Dois-je estimer l'ennui de me séparer d'elle,
Autant que le plaisir de me donner à Dieu ?



S T A N C E S

Chantées par les Sibylles , le premier jour des fêtes du camp de la Place Royale , données les 5 , 6 & 7 Avril 1612 , pour la publication des mariages arrêtés du roi Louis XIII , avec l'infante d'Espagne , Anne d'Autriche , & de madame Elizabeth , sœur de ce roi , avec le prince , depuis roi d'Espagne, Philippe IV. 1612. La musique étoit de Bossuet.

LA SIBYLLE PERSIQUE,

Pour la Reine.

QU E Bellone & Mars se détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vents des séditions,
La France est hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour Alcyons
L'heur & la vertu de MARIE.

LA SIBYLLE LYBIQUE,

Pour la Reine.

Cesse , Pô , d'abuser le monde ;
Il est tems d'ôter à ton onde

Sa fabuleuse royauté.
L'Arne , fans en faire autres preuves ,
Ayant produit cette beauté ,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE,

Sur le double Mariage.

La France à l'Espagne s'allie ;
Leur discorde est ensevelie ,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre ,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille & que verre ?

LA SIBYLLE CUMÉE,

Sur le double Mariage.

Arrière ces plaintes communes ,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain ;
Les nœuds de ces grands hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées ?

LA SIBYLLE ÉRYTHRÉE,

Sur le même sujet.

Taisez-vous , funestes langages ,
Qui jamais ne faites présages ,

Où quelque malheur ne soit joint ;
La Discorde ici n'est mêlée ;
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

LA SIBYLLE SAMIENNE,

Au Roi.

Roi , que tout bonheur accompagne ,
Vois partir du côté d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure ,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature !

LA SIBYLLE CUMANE,

Au Roi.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années
A de magnanimes soucis !
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre !

LA SIBYLLE HÉLLESPONTIQUE,

Au Roi.

Soit que le Danube t'arrête ,
Soit que l'Euphrate à sa conquête

Te fasse tourner ton desir ;
Trouveras-tu quelque puissance ,
A qui tu ne fasse choisir
Ou la mort , ou l'obéissance ?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE,

A la Reine.

Courage , REINE sans pareille !
L'esprit sacré qui te conseille ,
Est ferme en ce qu'il a promis.
Achève , & que rien ne t'arrête :
Le ciel tient pour ses ennemis
Les ennemis de cette fête.

LA SIBYLLE TYBURTINE,

A la Reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
Le siècle où Saturne fut maître ;
Themis les vices détruira ;
L'Honneur ouvrira son école ;
Et dans Seine & Marne luira
Même sablon que dans Pactole.



STANCES

S T A N C E S

*Chantées à la suite des précédentes par une Sibylle,
au nom de tous les François. 1612.*

DONC après un si long séjour,
FLEURS DE LIS, voici le retour
De vos aventures prospères;
Et vous allez être à nos yeux
Fraîches comme aux yeux de nos pères,
Lorsque vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins,
Entre les jeux & les festins,
Nous faire couler nos années,
Et commencer une saison,
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant,
Que si l'aurore en se levant,
D'aventure nous voyoit rire,
On se pouvoit bien assurer,
Tant la fortune avoit d'empire,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nuages de nos soucis;
La sûreté chasse les craintes;

Et la Discorde , fans flambeau ,
Laisse mettre , avecque nos plaintes ,
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts !
O que la France eût fait d'efforts ,
Avant que d'avoir , par les armes ,
Tant de provinces qu'en un jour ,
Belle REINE , avecque vos charmes ,
Vous nous acquérez par amour !

Qui pouvoit , sinon vos bontés ,
Faire à des peuples indomptés
Laisser leurs haines obstinées ,
Pour jurer solennellement ,
En la main de deux hyménées ,
D'être amis éternellement ?

Fleur des beautés & des vertus ,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire ,
Quel marbre , à la postérité ,
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité ?

Non , non , malgré les envieux ;
La raison veut qu'entre les dieux
Votre image soit adorée ;
Et qu'aidant comme eux aux mortels ,
Lorsque vous serez implorée ,
Comme eux vous ayiez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toutes sortes de guerriers :
Mais , hors de toute flatterïe ,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait MARIE
Pour le salut des fleurs de lis ?



C O U P L E T

*Chanté par toutes les Sibylles , à la suite des
deux pièces précédentes. 1612.*

A ce coup la France est guérie :
PEUPLES , fatalement sauvez ,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de MARIE.



S O N N E T

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

*Pour M. de la Ceppède, premier président de la
Chambre des Comptes de Provence, au sujet de
ses Théorèmes spirituels, sur la vie & la
passion de Notre Seigneur, &c. 1612.*

J'ESTIME la Ceppède, & l'honore, & l'admire,
Comme un des ornemens des premiers de nos jours;
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes, sans le flatter, je ne l'oserois dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre ame aux célestes amours,
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

REINE, l'heur de la France & de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que présente la muse aux pieds de votre image:

Bien que votre bonté leur soit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou, devant cet ouvrage,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

ÉPIGRAMME

Sur la Pucelle d'Orléans , brûlée par les Anglois.

1613.

L'ENNEMI tous droits violant ,
Belle AMAZONE , en vous brûlant ,
Témoigna son ame perfide :
Mais le destin n'eut point de tort ;
Celle qui vivoit comme Alcide ,
Devoit mourir comme il est mort.



ÉPIGRAMME

Sur ce que la statue érigée en l'honneur de la Pucelle , sur le pont de la ville d'Orléans , étoit sans inscription. 1613.

PASSANS , vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire :
La raison qui vous doit suffire ,
C'est , qu'en un miracle si haut ,
Il est meilleur de ne rien dire ,
Que ne dire pas ce qu'il faut.



O D E

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

*Pendant sa régence , après la première guerre
des princes , en 1614.*

F R A G M E N T.

* * * * *

SI quelque avorton de l'envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre & des cieux ;
Et dans les savantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable corbeau ,
Comme oiseau d'augure sinistre,
Banni des rives du Caïstre ,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc , non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois ;
En jupes dessous les feuillées ,
Danfant au silence des bois.
Venez en robes , où l'on voie

Deffus les ouvrages de foie
Les rayons d'or étinceller ;
Et chargez de perles vos têtes ,
Comme quand vous allez aux fêtes
Où les dieux vous font appeller.

Quand le fang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes defirs ,
Tantôt vous foupiriez mes peines ,
Tantôt vous chantiez mes plaifirs.
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées ,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennüyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, **VIERGES**, non : je me retire
De tous ces frivoles discours.
MA REINE eft un but à ma lyre
Plus jufte que nulles amours ;
Et quand j'aurai, comme j'efpère ,
Fait ouir du Gange à l'Ibère
Sa louange à tout l'univers ,
Permette me foit un Cocyte ,
Si jamais je vous follicite
De m'aider à faire des vers ?

Auffi bien ; chanter d'autre chofe ,
Ayant chanté de fa grandeur ,
H 5

Seroit-ce pas , après la rose ,
Aux pavots chercher de l'odeur ;
Et , des louanges de la lune ,
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament ,
Qui , sans profiter & sans nuire ,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement ?

Entre les rois à qui cet âge
Doit son principal ornement ,
Ceux de la Tamise & du Tage
Font louer leur gouvernement :
Mais en de si calmes provinces ,
Où le peuple adore les princes ,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime ,
Sauroit-on excuser le crime
De ne régner pas comme il faut ?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve ,
Où dorment les vents & les eaux ,
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux ;
Il faut en la plaine salée
Avoir lutté contre Malée ,
Et près du naufrage dernier
S'être vu dessous les Pléiades
Éloigné de ports & de rades ,
Pour être cru bon marinier.

Ainsi quand la Grèce partie
D'où le mol Anaure couloit,
Traversa les mers de Scythie
En la navire qui parloit,
Pour avoir su des Cyanées
Tromper les vagues forcenées,
Les pilotes du fils d'Eson,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet empire
Où l'infidélité du fort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma REINE acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites ;
Et ternissant le souvenir
Des reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussitôt que le coup tragique ,
Dont nous fûmes presque abattus ,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus ,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage ?
Et quelles malices de flots ,

Par des murmures effroyables ,
A des vœux , à peine payables ,
N'obligèrent les matelots ?

Qui n'ouit la voix de Bellonne ,
Lasse d'un repos de douze ans ,
Telle que d'un foudre qui tonne ,
Appeller tous ses partisans ;
Et déjà les rages extrêmes ,
Par qui tombent les diadèmes ,
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac & de Moncontour ?

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infidèles cerveaux ,
Dont la fortune est la meilleure ,
Ne chercher que troubles nouveaux ;
Et ressembler à ces fontaines ,
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté ,
Que toujours ayant quelque tare ,
Au même tems qu'on les répare ,
L'eau s'enfuit d'un autre côté ?

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaitre nos pleurs ;
Tout s'accorde à notre bonace ,

Les hivers nous donnent des fleurs ;
Et si les pâles Euménides ,
Pour réveiller nos parricides ,
Toutes trois ne sortent d'enfer ,
Le repos du siècle où nous sommes ,
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis , capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir ,
Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir.
Elle va d'un pas & d'un ordre ,
Où la censure n'a que mordre ;
Et les loix , qui n'exceptent rien ,
De leur glaive & de leur balance ,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance ,
Hors de l'outrage des voleurs :
Les festins , les jeux & la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit , rien n'y soupire :
Chaque Amarille a son Tityre ;
Et sous l'épaisseur des rameaux ,
Il n'est place où l'ombre soit bonne ,
Qui soir & matin ne résonne
Ou de voix , ou de chalumeaux ,

Puis quand ces deux grands hyménées ,
Dont le fatal embrasement
Doit applanir les Pyrénées ,
Auront leur accomplissement ,
Devons-nous douter qu'on ne voie ,
Pour accompagner cette joie ,
L'encens germer en nos buissons ,
La myrrhe couler en nos rues ,
Et sans l'usage des charrues ,
Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance
Pouvons-nous concevoir alors ,
Que de conquêter à la France
La Propontide en ses deux bords ?
Et vengeant de succès prospères
Les infortunes de nos pères ,
Que tient l'Égypte ensevelis ,
Aller si près du bout du monde ,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis ?

Certes, ces miracles visibles ,
Excédant le penser humain ,
Ne sont point ouvrages possibles ,
A moins qu'une immortelle main ;
Et la raison ne se peut dire ,
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés :

Ou sans fard , & sans flatterie ,
C'est Pallas que cette MARIE ,
Par qui nous sommes gouvernés.

Quoi qu'elle soit , nymphe ou déesse ,
De sang immortel ou mortel ,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel ;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire ,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage ,
S'il ne la dépeint belle & sage ,
Au-deçà de la vérité.

Grand HENRI , grand foudre de guerre ,
Que , cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre ,
Les destins firent son époux :
Roi , dont la mémoire est sans blâme ,
Que dis-tu de cette belle ame ,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes ,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu , lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier ,
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier ,

Et pour étendre sa couronne,
Croître comme un fan de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades n'ont bergerie
Qu'il ne fuffise à désoler.

Qui doute que , si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui ,
Le jeune Atride , avecque larmes ,
Ne s'en fût retourné chez lui ;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie ,
De tant de batailles rougie ,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes ,
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés ?



FRAGMENT

Au sujet de la même guerre des princes. 1614.

ALLEZ à la malheure , allez , AMES tragiques ,
Qui fondez votre gloire aux misères publiques ,
Et dont l'orgueil ne connoît point de loix.
Allez , fléaux de la France , & les pestes du monde ,
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde :
Regardez-la pour la dernière fois.



S T A N C E S.

*Paraphrase du Pseaume CXXVIII, au nom du
roi Louis XIII, à l'occasion de la première
guerre des princes. 1614.*

LEs funestes complots des ames forcenées,
Qui pensoient triompher de mes jeunes années,
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire :
Certes, je le puis dire,
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets, c'étoit fait de ma vie :
Leur funeste rigueur qui l'avoit poursuivie,
Méprisoit le conseil de revenir à soi ;
Et le contre aiguisé s'imprime sur la terre
Moins avant, que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle,
Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,
A se'on mes souhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piège ; & de quelque artifice
Qu'ait usé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs,

La gloire des méchans est pareille à cette herbe ,
Qui , sans porter jamais ni javelle , ni gerbe ,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
On la voit sèche & morte , aussitôt qu'elle est née ;
Et vivre une journée ,
Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal-aisé que l'injuste licence
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence ,
En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer ;
Mais tout incontinent leur bonheur se retire ,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.



FRAGMENT

Au sujet de la même guerre. 1614.

O Toi, qui d'un clin-d'œil sur la terre & sur l'onde
Fais trembler tout le monde ,
DIEU , qui toujours es bon , & toujours l'as été ,
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funestes pratiques ,
Et ne tonneras-tu point sur leur impiété ?

Voyez en quel état est aujourd'hui la France ,
Hors d'humaine espérance.
Les peuples les plus fiers du couchant & du nord ,
Ou sont alliés d'elle , ou recherchent de l'être ;
Et ceux qu'elle a fait naître ,
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort,



F R A G M E N T

Sur le même sujet. 1614.

AMES pleines de vent que la rage a blessées ;
Connoissez votre faute , & bornez vos pensées
En un juste compas ;
Attachez votre espoir à de moindres conquêtes.
Briare avoit cent mains , Typhon avoit cent têtes ,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis , retirez-vous : faites place à la joie ;
Misérable douleur , dont nous sommes la proie ,
Nos vœux sont exaucés.
Les vertus de la REINE , & les bontés célestes ,
Ont fait évanouir ces orages funestes ,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.



S O N N E T.

*Építaphe de la femme de M. Puget , qui fut
dans la suite évêque de Marseille. Le mari
parle. 1614.*

CELLE qu'avoit Hymen à mon cœur attachée ,
Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux ,
Allant changer la terre à de plus dignes lieux ,
Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée ;
Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;
Et depuis le trépas qui lui ferma les yeux ,
L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières , ni vœux ne m'y purent servir ;
La rigueur de la mort se voulut assouvir ,
Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi , dont la piété vient sa tombe honorer ,
Pleure mon infortune ; & , pour ta récompense ,
Jamais autre douleur ne te fasse pleurer.



ÉPIGRAMME,
AU NOM DE MONSIEUR PUGET,

Pour servir de dédicace à l'Épitaphe précédente,

1614.

BELLE AME, qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu :
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conserve le feu.



É P I G R A M M E

*Pour mettre au-devant des heures de la vicomtesse
d'Auchy. 1614.*

TANT que vous serez sans amour,
CALISTE, priez nuit & jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux :
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?



ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME

Sur le même sujet. 1614.

PRIER Dieu qu'il vous soit propice,
Tant que vous me tourmenterez,
C'est le prier d'une injustice.
Faites-moi grace, & vous l'aurez.



CHANSON. 1614.

SUs debout , la merveille des belles :
Allons voir sur les herbes nouvelles
Luire un émail , dont la vive peinture
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses :
Tous les vents tiennent leurs bouches closes ,
Et le soleil semble sortir de l'onde
Pour quelque amour , plus que pour luire au monde.

On diroit , à lui voir sur la tête
Ses rayons , comme un chapeau de fête ,
Qu'il s'en va suivre , en si belle journée ,
Encore un coup la fille de Penée.

Toute chose aux délices conspire ;
Mettez-vous en votre humeur de rire ;
Les soins profonds , d'où les rides nous viennent ,
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud : mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre ,
Où nous ferons , parmi les violettes ,
Mépris de l'ambre & de ses caffolettes.

Près de nous , sur les branches voisines ,
Des genets , des houx & des épines ,
Le rossignol déployant ses merveilles ,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères ,
Verrons-nous de bergers à bergères ,
Sein contre sein , & bouche contre bouche ,
Naître & finir quelque douce escarmouche ,

C'est chez eux qu'amour est à son aise.
Il y faute , il y danse , il y baise ,
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de loix qui le gênent aux villes.

Oh ! qu'un jour mon ame auroit de gloire
D'obtenir cette heureuse victoire ,
Si la pitié de mes peines passées
Vous disposoit à semblables pensées !

Votre honneur , le plus vain des idoles ,
Vous remplit de mensonges frivoles ,
Mais quel esprit que la raison conseille ,
S'il est aimé , ne rend point la pareille ?





S T A N C E S.

*Récit d'un berger au ballet du Triomphe de Pallas ,
où madame Elizabeth , princesse d'Espagne ,
représentoit Pallas. Ce ballet fut exécuté le 19
Mars 1615 , dans la grande salle de Bourbon ,
lorsque Louis XIII , & la reine sa mère , se
disposoient à partir pour aller conduire cette
princesse , & recevoir en même tems l'infante
Anne d'Autriche que le roi devoit épouser. 1615.*

HOULETTE de LOUIS , houlette de MARIE ,
Dont le fatal appui met notre bergerie
Hors du pouvoir des loups ,
Vous placer dans les cieux , en la même contrée
Des balances d'Astrée ,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous ?

Vos pénibles travaux , par qui nos pâturages
Sont encore en leur gloire , en dépit des orages
Qui les ont désolés ,
Sont-ce pas des effets que même en Arcadie ,
Quoi que la Grèce die ,
Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés ?

Voyez des bords de Loire , & des bords de Garonne ,
Jusques à ce rivage où Thétis se couronne

De bouquets d'orangers:
A qui ne donnez-vous une heureuse bonace,
Loin de toute menace,
Et de maux intestins & de maux étrangers?

Où ne voit-on la paix comme un roc affermie,
Faire à nos Gerions détester l'infamie
De leurs actes sanglans;
Et la belle Cérès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'usage des glands?

Aussi dans nos maisons, en nos places publiques,
Ce ne sont que festins, ce ne sont que musiques
De peuples réjouis;
Et que l'astre du jour ou se lève, ou se couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de MARIE, & le nom de LOUIS.

Certes, une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige
Soit prêt à nous quitter:
Mais quoi qu'on nous augure, & qu'on nous fasse
craindre,
ÉLIZE est-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter?

Le jeune demi-dieu qui, pour elle soupire,
De la fin du couchant termine son empire
En la source du jour.

Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :
Quelle malice noire
Peut sans aveuglement condamner leur amour ?

Il est vrai qu'elle est sage, il est vrai qu'elle est belle,
Et notre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer.
Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge :
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en sa place il nous doit envoyer ?

Esprits mal-avisés , qui blâmez un échange ,
Où se prend & se baille un ange pour un ange ,
Jugez plus sainement.
Notre grande bergère a Pan qui la conseille ;
Seroit-ce pas merveille
Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement ?

C'est en l'assemblément de ces couples célestes ,
Que si nos maux passés ont laissé quelques restes ,
Ils vont du tout finir.
Mopse qui nous l'assure , a le don de prédire ;
Et les chênes d'Épire
Savent moins qu'il ne fait des choses à venir.

Un siècle renaitra comblé d'heur & de joie ,
Où le nombre des ans fera la seule voie
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au tems de nos
pères ,

Et mêmes les vipères
Y piqueront sans nuire , ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses :
Tous métaux seront or , toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers.
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux , qui de vos arrêts formez nos destinées ,
Donnez un dernier terme à ces grands hyménées ,
C'est trop les différer :
L'Europe les demande , accordez sa requête.
Qui verra cette fête ,
Pour mourir satisfait n'aura que desirer.



C H A N S O N

*Qui fut chantée dans le même ballet que les
stances précédentes , & dont l'auteur faisoit
très-peu de cas. 1615.*

CETTE ANNE si belle
Qu'on vante si fort ,
Pourquoi ne vient-elle ?
Vraiment elle a tort.

Son LOUIS soupire
Après ses appas ;
Que veut-elle dire ,
De ne venir pas ?

S'il ne la possède ,
Il s'en va mourir ;
Donnons-y remède ,
Allons la quérir.

Assemblons , MARIE ,
Ses yeux à vos yeux ;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage :
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

S T A N C E S

*Sur le mariage du roi Louis XIII avec Anne
d'Autriche , infante d'Espagne. 1615.*

MOPSE , entre les devins , l'Apollon de cet âge
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui naîtroit sur les rives du Tage ,
En la terre du lis nous viendrait éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens & le discours ,
N'étant pas convenable aux règles de nature ,
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

ANNE , qui de Madrid fut l'unique miracle ,
Maintenant l'aîse de nos yeux ,
Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle ,
Et dégage envers nous la promesse des cieux.

Bien est-elle un soleil , & ses yeux adorables ,
Déjà vus de tout l'horizon ,
Font croire que nos maux seront maux incurables ,
Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.

Quoique l'esprit y cherche , il n'y voit que des
chaînes
Qui le captivent à ses loix.

Certes , c'est à l'Espagne à produire des reines ,
Comme c'est à la France à produire des rois.

Heureux couple d'amans , notre grande MARIE
A pour vous combattu le fort.
Elle a forcé les vents & dompté leur furie ;
C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les , beaux esprits , & donnez connoissance
En l'excès de votre plaisir ,
Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croître le desir.

Les fleurs de votre amour , dignes de leur racine ,
Montrent un grand commencement :
Mais il faut passer outre , & des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années ,
Par qui le sang est refroidi.
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;
La nuit est déjà proche à qui passe midi.



CHANSON

*Pour M. le duc de Bellegarde, amoureux d'une
dame de la plus haute condition qui fût en
France, & même en Europe. 1616.*

MEs yeux, vous m'êtes superflus.
Cette beauté, qui m'est ravie,
Fut seule ma vue & ma vie,
Je ne vois plus, ni ne vis plus.
Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Oh! qu'en ce triste éloignement,
Où la nécessité me traîne,
Les dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement !
Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Quelles flèches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée ;
Et quelle tragique pensée
N'est point en ma pâle couleur !
Qui me croit absent, il a tort :
Je ne le suis point, je suis mort.

Certes , où l'on peut m'écouter ,
J'ai des respects qui me font taire ;
Mais en un réduit solitaire ,
Quels regrets ne fais-je éclater !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs & mes plaintes ,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure ,
Qu'ils pensent à ma sépulture ;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.



CHANSON

*Pour M. le duc de Bellegarde , amoureux de
la même dame. 1616.*

C'EST assez , mes desirs , qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ai fait adresser
 Au plus haut objet de la terre ;
Quittez cette poursuite , & vous ressouvenez
 Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.

Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantez,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez ,
 Toute raison vous défavoue ,
Et que vous allez faire un second Ixion
 Cloué là-bas sous une roue ,
Pour avoir trop permis à son affection ?

Bornez-vous , croyez-moi , dans un juste compas ,
Et fuyez une mer , qui ne s'irrite pas
 Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assuré ;
 Si quelque sagesse vous reste ,
Connoissez le péril , & vous en retirez.

Mais , ô conseil infame ! ô profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amours ,

Dont jamais ame fut blessée !
Quel excès de frayeur m'a su faire goûter
Cette abominable pensée ,
Que ce que je poursuis me peut assez coûter ?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison ,
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses ?
Moi , de qui la fortune est si proche des cieux ,
Que je vois sous moi toutes choses ,
Et tout ce que je vois n'est qu'un point à mes yeux.

Non , non , servons CHRYSANTE , & , sans penser
à moi ,
Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime.
Exposons-nous pour elle aux injures du sort ;
Et s'il faut être sa victime ,
En un si beau danger moquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanités ,
Font dessus leurs tombeaux graver des qualités ,
Dont à peine un dieu seroit digne ;
Moi , pour un monument & plus grand & plus beau ,
Je ne veux rien que cette ligne :
L'exemple des amans est clos dans ce tombeau.



STANCES

*Pour M. le duc de Bellegarde , sur la guérison
de Chrysante , c'est-à-dire , de la même dame
à qui les deux pièces précédentes sont adres-
sées. 1616.*

LEs Destins sont vaincus, & le flux de mes larmes,
De leur main insolente , a fait tomber les armes ,
Amour en ce combat a reconnu ma foi :
Lauriers , couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes ?
Quelle heure de repos a dissipé mes craintes ,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré ?

J'ai toujours vu ma dame avoir toutes les marques,
De n'être point sujette à l'outrage des Parques :
Mais quel espoir de bien en l'excès de ma peur
N'estimois-je trompeur ?

Aujourd'hui c'en est fait , elle est toute guérie ;
Et les soleils d'Avril peignant une prairie ,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche , ni si belle ;
Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle ,

Et ne pensai jamais avoir tant de raison
De bénir ma prison.

Dieux, dont la providence & les mains souveraines,
Terminant sa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous saurois-je payer avec assez d'encens
L'aïse que je ressens ?

Après une faveur si visible & si grande,
Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande ;
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous êtes bons, & combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchés vous demandent
secours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grands dieux, & ne faites pas dire,
Ou que rien ici-bas ne connoît votre empire,
Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées :
Soient toujours de nectar nos rivières comblées ;
Si CHRYSANTE ne vit, & ne se porte bien,
Nous ne vous devons rien,

ÉPIGRAMME

*Pour mettre au devant des poëmes divers du fleur de
Lortigues , provençal. 1617.*

VOUS dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous ,
Ce livre se moque de vous :
Mars & les Muses le défendent.



S T A N C E S.

*Fragment d'une prophétie du dieu de la Seine ,
contre le maréchal d'Ancre. 1617.*

* * * * *
* * * * *

VA-T'EN à la malheure , excrément de la terre,
Monstre, qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de loix.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare ,
Tes jours sont à leur fin , ta chute se prépare :
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrénée ,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée ,
Princes & rois ait osé défier.
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes ;
Et le ciel accusé de supporter tes crimes ,
Est résolu de se justifier.



S T A N C E S

Pour le comte de Charni , qui recherchoit en mariage mademoiselle de Castille , qu'il épousa en 1620. 1619.

ENFIN ma patience & les soins que j'ai pris
Ont , selon mes souhaits , adouci les esprits ,
Dont l'injuste rigueur si long-tems m'a fait plaindre.

Cessons de soupirer :

Graces à mon destin , je n'ai plus rien à craindre ,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil , dont je suis enflammé ,
Le plus aimable objet qui fut jamais aimé ,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable ;

Soit que d'un oppressé

Le droit bien reconnu soit toujours favorable ,
Les dieux m'ont exaucé.

N'aguères que j'oyois la tempête souffler ,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler ,
Et Neptune à mes cris faire la sourde oreille :

A-peu-près englouti ,

Eussé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessés
Ont des calmes si doux en leur place laissés,
Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde ;
Et je vois sur le bord
Un ange, dont la grace est la gloire du monde,
Qui m'assure du port.

Certes, c'est lâchement qu'un tas de médifans,
Imputant à l'amour qu'il abuse nos ans,
De frivoles soupçons nos courages étonnent ;
Tous ceux à qui déplaît
L'agréable tourment que ses flammes nous donnent,
Ne savent ce qu'il est.

S'il a de l'amertume à son commencement,
Pourvu qu'à mon exemple on souffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On se peut assurer
Qu'il est maître équitable, & qu'enfin il console
Ceux qu'il a fait pleurer.



ÉPIGRAMME

Sur une image de sainte Catherine. 1619.

L'ART, aussi bien que la nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens, dont la cause est belle,
La gloire d'une ame fidelle,
Est de souffrir sans murmurer.



É P I G R A M M E

*Imitée de la quarantième du sixième livre de
Martial. 1619.*

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison ;
ANNE à cette heure est de saison,
Et ne vois rien si beau comme elle.
Je fais que les ans lui mettront,
Comme à toi, les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde :
Je te voulus , & je la veux.



S O N N E T

A madame la princesse de Conti. 1619.

RACE de mille rois , adorable PRINCESSE ,
Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé ,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse ,
Et m'allège du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siècle aujourd'hui vous regarde ,
Merveille incomparable en toute qualité ,
Telle je me résous de vous bailler en garde
Aux fastes éternels de la postérité.

Je fais bien quel effort cet ouvrage demande :
Mais si la pesanteur d'une charge si grande
Résiste à mon audace & me la refroidit ,

Vois-je pas vos bontés à mon-aide paroître ,
Et parler dans vos yeux un signe qui me dit ,
Que c'est assez payer que de bien reconnoître ?



STANCES SPIRITUELLES.

1619.

LOUEZ Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde ;
Et que tant de beautés qui reluisent au monde ,
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser.
L'aurore & l'occident s'abreuvent en sa course ;
On y puise en Afrique , on y puise sous l'Ourse ,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ,
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prés la verdure, & couvre les campagnes
De vendanges & de moissons ?

Il est bien dur à sa justice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offensons chaque jour :

Mais,

Mais, comme notre père, il excuse nos crimes,
Et même ses courroux, tant soient-ils légitimes,
Sont des marques de son amour.

Nos affections passagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment;
Quelque nouveau desir comme un vent les emporte.
La sienne, toujours ferme & toujours d'une sorte,
Se conserve éternellement,



C H A N S O N

*A la marquise de Rambouillet , sous le nom de
Rodanthe. 1619.*

CHÈRE beauté , que mon ame ravie
Comme son pole va regardant ,
Quel astre d'ire & d'envie
Quand vous naissiez marquoit votre ascendant ,
Que votre courage endurci ,
Plus je le supplie , moins ait de merci !

En tous climats , voire au fond de la Thrace ,
Après les neiges & les glaçons ,
Le beau tems reprend sa place ,
Et les étés mûrissent les moissons :
Chaque saison y fait son cours ;
En vous seule on trouve qu'il gèle toujours.

J'ai beau me plaindre & vous conter mes peines ,
Avec prières d'y compâtrir ;
J'ai beau m'épuiser les veines ,
Et tout mon sang en larmes convertir ,
Un mal au-deçà du trépas ,
Tant soit-il extrême , ne vous émeut pas.

Je fais que c'est : vous êtes offensée ,
Comme d'un crime hors de raison ,

Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison ;
Et voudriez bien , pour la finir ,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez : c'est aux foibles courages ,
Qui toujours portent la peur au sein ,
De succomber aux orages ,
Et se lasser d'un pénible dessein.
De moi , plus je suis combattu ,
Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes ,
Où tout le monde peut aspirer ;
Loin les vulgaires fortunes ,
Où ce n'est qu'un jouir & desirer.
Mon goût cherche l'empêchement ;
Quand j'aime sans peine , j'aime lâchement.

Je connois bien que , dans ce labyrinthe ,
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel & tout l'absynthe
Dont un amant fut jamais abreuvé.
Mais je ne m'étonne de rien :
Je suis à RODANTHE , je veux mourir sien.



ÉPIGRAMME

*Mise au-devant du livre intitulé : Le Pourtrait
de l'Éloquence Françoisse , avec dix Actions
Oratoires , de Jean du Pré , écuyer , seigneur
de la Porte , Conseiller du roi , & général en sa
Cour des Aides de Normandie. 1620.*

TU faux , DU PRÉ , de nous pourtraise
Ce que l'éloquence a d'appas ;
Quel besoin as-tu de le faire ?
Qui te voit , ne la voit-il pas ?



ÉPIGRAMME

Pour servir d'építaphe à un Grand. 1621.

CET Absynthe, au nez de barbet,
En ce tombeau fait sa demeure.
Chacun en rit, & moi j'en pleure:
Je le voulois voir au gibet.



S O N N E T

A monseigneur le duc d'Orléans. 1621.

MUSEs, quand finira cette longue remise
De contenter GASTON, & d'écrire de lui ?
Le soin que vous avez de la gloire d'autrui,
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise ?

En ce malheureux siècle, où chacun vous méprise,
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,
Misérable Neuvaine, où fera votre appui,
S'il ne vous tend les mains & ne vous favorise ?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultés d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne :

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans ?



S T A N C E S

*A M. le premier président de Verdun , pour le
consoler de la mort de sa première femme.*

1621 OU 1622.

SACRÉ ministre de Thémis ,
VERDUN , en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune ,
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera , sous une infortune ,
Au mépris de ta gloire , accabler ta vertu ?

Toi , de qui les avis prudens ,
En toute sorte d'accidens
Sont loués même de l'envie ,
Perdras-tu la raison , jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie ,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer ?

Tel qu'au soir on voit le soleil
Se jeter aux bras du sommeil ,
Tel au matin il sort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre destin :
Après qu'il est parti du monde ,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin ,

Jupiter , ami des mortels ,
Ne rejette de ses autels
Ni requêtes , ni sacrifices.
Il reçoit en ses bras ceux qu'il a menacés ;
Et qui s'est nettoyé de vices ,
Ne lui fait point de vœux qui ne soient exaucés.

Neptune , en la fureur des flots ,
Invoqué par les matelots ,
Remet l'espoir en leur courage ;
Et ce pouvoir si grand dont il est renommé ,
N'est connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclamé.

Pluton est seul entre les dieux
Dénué d'oreilles & d'yeux
A quiconque le sollicite.
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend ;
Et quoi qu'on life d'Hippolyte ,
Ce qu'une fois il tient , jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
De voir un excès d'amitié
Lui fit faire ce qu'on desire ,
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur ,
Que ce fameux joueur de lyre ,
Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur ?

Cependant il eut beau chanter ,
Beau prier , presser & flatter ,

Il s'en revint sans Eurydice ;
Et la vaine faveur dont il fut obligé ,
Fut une si noire malice ,
Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laisât revenir
Celle dont tu pleures l'absence ,
La voudrois-tu remettre en un siècle effronté ,
Qui , plein d'une extrême licence ,
Ne feroit que troubler son extrême bonté ?

Que voyons-nous que des Titans ,
De bras & de jambes luttans
Contre les pouvoirs légitimes ;
Infames rejetons de ces audacieux ,
Qui dédaignans les petits crimes ,
Pour en faire un illustre , attaquèrent les cieux ?

Quelle horreur de flamme & de fer
N'est éparse , comme en enfer ,
Aux plus beaux lieux de cet empire ?
Et les moins travaillés des injures du sort ,
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port ?

Crois-moi , ton deuil a trop duré ,
Tes plaintes ont trop murmuré ;
Chasse l'ennui qui te possède ,
Sans t'irriter en vain contre une adversité ,

Que tu fais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos,
Jusqu'à te dégoûter de vivre ;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi ,
Aime ton prince , & le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion
Choquera la rébellion ,
Enforte qu'il en fera maître :
Mais quiconque voit clair , ne connoît-il pas bien
Que , pour l'empêcher de naître ,
Il faut que ton labeur accompagne le sien.

La justice , le glaive en main ,
Est un pouvoir autre qu'humain
Contre les révoltes civiles.
Elle seule fait l'ordre , & les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles ,
S'ils ne sont appuyés de la force des loix.



INSCRIPTION

*Pour le portrait de Cassandre , maîtresse de
Ronsard. 1622.*

L'ART , la nature exprimant ,
En ce portrait m'a fait telle ;
Si n'y suis-je pas si belle
Qu'aux écrits de mon amant.



S T A N C E S

*Pour M. le comte de Soissons , à qui l'on faisoit
espérer qu'il épouseroit madame Henriette-Marie
de France , depuis reine d'Angleterre. 1622.*

NE délibérons plus , allons droit à la mort ;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort ,
Et l'honneur m'y convie.
Je n'ai que trop gémî :
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie ,
Je suis mon ennemi.

O beaux yeux , beaux objets de gloire & de grandeur ,
Vive source de flamme , où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre surmonte ,
Puis-je souffrir assez ,
Pour expier le crime & réparer la honte
De vous avoir laissés ?

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir ,
Et que les volontés d'un absolu pouvoir
Sont de justes contraintes :
Mais à quelle autre loi
Doit un parfait amant des respects & des craintes ,
Qu'à celle de sa foi ?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares trésors & les plus grands plaisirs ,
Dont sa richesse abonde ,
Que saurois-je espérer
A quoi votre présence , ô merveille du monde !
Ne soit à préférer !

On parle de l'enfer & des maux éternels
Baillés en châtement à ces grands criminels ,
Dont les fables sont pleines :
Mais ce qu'ils souffrent tous ,
Le souffrirai-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous ?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour ,
De vouloir réserver à l'aise du retour
Quelque reste de larmes ;
Misérable qu'il est !
Contenter sa douleur & lui donner des armes ,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non , non , laissons-nous vaincre après tant de
combats.
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon visage blême ;
Et , sans nous consoler ,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois CHARIGÈNE, & n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
 Dessus ma sépulture ;
 Mais cela m'arrivant,
Quelle seroit ma gloire , & pour quelle aventure
 Voudrois-je être vivant !



S O N N E T

AU ROI LOUIS XIII,

*'Après la guerre de 1621 & 1622 contre les
huguenots. 1623.*

MUSES, je suis confus : mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités ;
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités,
Fait peur à ma foiblesse , & m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés ?
Et ce que sa valeur a fait en deux étés,
Alcide l'eût-il fait en deux siècles de vie ?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans ,
Quand sa juste colère , assaillant nos Titans ,
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes , ou ce miracle a mes sens éblouis ,
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France ,
Et s'est fait notre roi sous le nom de Louis.



F R A G M E N T

D'UNE ODE

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

1623 OU 1624.

* * * * *

* * * * *

GRAND & grand prince de l'église,
 RICHELIEU, jusques à la mort,
 Quelque chemin que l'homme élise,
 Il est à la merci du fort.
 Nos jours filés de toutes soies,
 Ont des ennuis comme des joies;
 Et de ce mélange divers
 Se composent nos destinées,
 Comme on voit le cours des années,
 Composé d'étés & d'hivers.
 Tantôt une molle bonace
 Nous laisse jouer sur les flots;
 Tantôt un péril nous menace,
 Plus grand que l'art des matelots.

Et cette sagesse profonde ,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité ,
N'a fait loi qui moins se révoque ,
Que celle du flux réciproque
De l'heur & de l'adversité.



S O N N E T

Au même. 1624.

A ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande ame aux grands travaux sans repos adonnée:
Puisque par vos conseils la France est gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Eson,
Telle cette princesse en vos mains résignée,
Vaincra de ses destins la rigueur obstinée,
Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon roi m'a toujours fait prédire,
Que les fruits de la paix combleroient son empire,
Et comme un demi-dieu le feroient adorer ;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde,
Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer,
Si je ne lui promets la conquête du monde.



SONNET
AU ROI LOUIS XIII.

1624.

QU'AVEC une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à notre guérison,
Votre courage mûr, en sa verte saison,
Nous ait acquis la paix sur la terre & sur l'onde ;

Que l'hydre de la France, en révoltes féconde,
Pour vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison.
Certes, c'est un bonheur dont la juste raison
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour
témoin :

Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que MALHERBE écrit dure éternellement.



S O N N E T.

*A M. le marquis de la Vieuville , surintendant
des Finances. 1624.*

IL est vrai, LA VIEUVILLE , & quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon roi ;
Nous devons des autels à la sincère foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux , & ton libre génie ,
Qui hors de la raison ne connoît point de loi ,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après soi ,
De nos profusions , l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer ,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer ,
Et qu'en l'éternité la muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon ame formé :
Mais je suis généreux , & tiens cette maxime ,
Qu'il ne faut point aimer, quand on n'est point aimé.



FRAGMENT

Pour madame la marquise de Rambouillet.

1624 OU 1625.

* * * * *

ET maintenant encore en cet âge penchant ;
Où mon peu de lumière est si près du couchant,
Quand je verrois Hélène au monde revenue
En l'état glorieux où Paris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas,
N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle bergère, à qui les destinées
Sembloient avoir gardé mes dernières années ;
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit & font aimer un corps.
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes ;
Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes :
Un objet si puissant ébranla ma raison.
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire,

Mais comme j'apperçus l'infailible danger
Où , si je poursuivois , je m'allois engager ,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée ;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée ;
Et sans me travailler à lui faire pitié ,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.



S O N N E T

*Pour monsieur le cardinal de Richelieu , premier
ministre d'état. 1625 ou 1626.*

PEuples, ça de l'encens : peuples, ça des victimes
A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire , & n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes.

A quoi sont employés tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille & fait veiller ses yeux ,
Qu'à tromper les complots de nos séditeux ,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes !

Le mérite d'un homme , ou savant , ou guerrier ,
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier ,
Dont la vanité grecque a donné les exemples.

Le sien , je l'ose dire , est si grand & si haut ,
Que si , comme nos dieux , il n'a place en nos
temples ,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui
faut,



INSCRIPTION

Pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.

1625 ou 1626.

VOIS-TU , passant , couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.



O D E

AU ROI LOUIS XIII,

*Allant châtier la rébellion des Rochelois , &
chasser les Anglois , qui , en leur faveur , étoient
descendus dans l'Isle de Rhée. 1627.*

DONC un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends ta foudre , LOUIS , & va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fais cheoir en sacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevés de ces ames d'enfer ;
Et n'épargne contr'eux , pour notre délivrance ;
Ni le feu , ni le fer.

Affez de leurs complots l'infidelle malice
A nourri le désordre & la sédition ;
Quitte le nom de JUSTE , ou fais voir ta justice
En leur punition.

Le centième Décembre a les plaines ternies ,
Et le centième Avril les a peintes de fleurs ,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

L

Dans toutes les fureurs des siècles de tes pères ,
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien ,
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes ,
Tant de grands bâtimens en masures changés ,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes ,
Que par ces enragés ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges ,
Les immortels eux-mêmes en sont persécutés ;
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impiétés.

Marche , va les détruire , éteins-en la sémence ,
Et sui jusqu'à leur fin ton courroux généreux ,
Sans jamais écouter ni pitié , ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître ,
Beau , d'un soin assidu , travailler à leurs forts ,
Et creuser leurs fossés jusqu'à faire paroître
Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer , laisse-les entreprendre.
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les soins de Richelieu :

Richelieu , ce prélat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner ,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie ,
Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée ,
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée ,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie ,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir ,
Que , pourvu qu'il soit cru , nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir.

Le ciel , qui doit le bien selon qu'on le mérite ,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté ,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va , ne diffère plus tes bonnes destinées ;
Mon Apollon t'assure & t'engage sa foi ,
Qu'employant ce Typhis , Syrtes & Cyanées ,
Seront havres pour toi.

Certes , ou je me trompe , ou déjà la victoire ,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend ,
Est aux bords de Charante , en son habit de gloire ,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle , & qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, & qui m'esle plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire ,
Il est tems de marcher.

Que sa façon est brave & sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connoît bien , à la voir si parée ,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut , où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut ,
Elle sauva le ciel , & rua le tonnerre
Dont Briart mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches ;
Ici couroit Mimas , là Typhon se battoit ,
Et là suoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette vierge eut l'affaire embrassée ,
Qu'aussitôt Jupiter en son trône remis ,
Vit selon , son desir , la tempête cessée ,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre ,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés ;
Phlègre qui les reçut , pût encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie ,
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer :
Mais feroit-ce raison qu'une même folie
N'eut pas même loyer ?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême ;
Et ce lâche voisin qu'ils font allés querir ,
Misérable qu'il est , se condamne lui-même
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord : Mégère le regarde ,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment ,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde ,
Le juste châtiment.

Bien semble être la mer une barre assez forte ,
Pour nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu ;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu ?

Neptune importuné de ses voiles infames ,
Comme tu paroîtras au passage des flots ,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames,
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de fortes de preuves,
Et d'une telle ardeur poufferont leurs efforts ,
Que le sang étranger fera monter nos fleuves
Au-dessus de leurs bords.

Par cet espoir fatal en tous lieux va renaître
La bonne opinion des courages François ;
Et le monde croira , s'il doit avoir un maître ,
Qu'il faut que tu le fôis.

Oh ! que pour avoir part en si belle aventure ,
Je me souhaiterois la fortune d'Éson ,
Qui , vieil comme je suis , revint contre nature
En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie ,
Où je ne fisse voir que tout l'or du levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;
Celle-ci porte seule un éclat radieux ,
Qui fait revivre l'homme , & le met de la barque
A la table des dieux.

Mais quoi ! tous les penfers dont les ames bien nées,
Excitent leur valeur & flattent leur devoir ,
Que font-ce que regrets , quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens ;
Mars est comme l'Amour : ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du tems, je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement , exempt de sa rigueur ,
A de quoi témoigner , en ses derniers ouvrages ,
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore ,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune , & les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu , je te le veux produire ;
Tu verras mon adresse , & ton front cette fois
Sera ceint des rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne ,
Soit que de tes bontés je la fasse parler ,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion , dont la voix n'ompareille
Bâtissant une ville étonna l'univers ,
Quelque bruit qu'il ait eu , n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs ,
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine ,
Aux autels de LOUIS.

F R A G M E N T

Sur la prise prochaine de la Rochelle. 1628.

ENFIN mon roi les a mis bas
Ces murs , qui de tant de combats
Furent les tragiques matières ;
La Rochelle est en poudre , & ses camps désertés
N'ont face que de cimetières ,
Où gissent les Titans qui les ont habités.



S O N N E T

Sur la mort de son fils. 1628.

QUE mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave , & que j'aimai si fort ,
Je ne l'impute point à l'injure du sort ,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidelle
Air terminé ses jours d'une tragique mort ;
En cela ma douleur n'a point de reconfort ,
Et tous mes sentimens sont d'accord avec elle.

O mon Dieu ! mon Sauveur ! puisque par la raison
Le trouble de mon ame étant sans guérison ,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime ;

Fais que de ton appui je sois fortifié.
Ta justice t'en prie , & les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.



O D E

A MONSIEUR DE LA GARDE,

Au sujet de son Histoire Sainte. 1628.

LA GARDE, tes doctes écrits
Montrent les soins que *tu as pris*
A savoir tant de belles choses ;
Et ta prestance, & tes discours,
Étalent un heureux concours
De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
Captivent les affections
Des cœurs, des yeux & des oreilles ;
Forçant les personnes d'honneur
De te souhaiter tout bonheur
Pour tes qualités nompareilles.

Tu fais bien que je suis de ceux
Qui ne sont jamais paresseux
A louer les vertus des hommes ;
Et dans Paris, en mes vieux ans,
Je passe à ce devoir mon tems
Au malheureux siècle où nous sommes,

Mais, las ! la perte de mon fils ,
Ses assassins d'orgueil bouffis ,
Ont toute ma vigueur ravie ;
L'ingratitude , & peu de soin
Que montrent les grands au besoin ,
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde ,
Prisé (quoique vieil abattu)
Des gens de bien & de vertu ;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent :
Les plaisirs nous vont décevant ;
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocailles , d'un jour.
Grandeurs , richesses , & l'amour ,
Sont fleurs périssables & vaines.

Nous avons tant perdu d'amis ,
Et de biens par le sort transmis
Au pouvoir de nos adversaires ;
Néanmoins nous voyons du port
D'autrui les débris & la mort ,
En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-tems
Nos esprits libres & contents ,

Sous l'influence d'un bon astre.
Que vive & meure qui voudra !
La constance nous résoudra
Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,
Pour se garantir de méchef,
En état de faire sa garde,
N'oseroit pas en déloger,
Sans congé, pour se soulager,
Nonobstant que trop il lui tarde.

Car s'il procédoit autrement,
Il seroit puni promptement,
Aux dépens de sa propre vie.
Le parfait chrétien tout ainsi,
Créé pour obéir aussi,
Y tient sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
Ordonné par la loi de Dieu ;
Car l'ame qui *lui est* transmise,
Félonne ne doit pas *fuir*
Pour sa damnation encourir,
Et être en l'Érèbe remise.

Désolé je tiens ce propos,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame,

Et ne puis, ni veux l'éviter,
Moins aussi la précipiter ;
Car Dieu seul commande à mon ame,

Non, Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a déçus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame, ou par poison,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira,
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence.
De l'enfer les tentations,
Ni toutes mes afflictions
Ne forceront point ma constance.

Mais, LA GARDE, voyez comment
On se disvague doucement,
Et comme notre esprit agréé
De s'entretenir près & loin,
Encor qu'il n'en soit pas besoin,
Avec l'objet qui le recrée.

J'avois mis la plume à la main,
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire ;
Mais l'amitié que je vous dois,

Par-delà ce que je voulois ,
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit ,
En voulant tracer cet écrit ;
Et me sembloit vous voir paroître
Brave & galant en cette cour ,
Où les plus hupés à leur tour
Tâchoient de vous voir & connoître.

Mais ores à moi revenu ,
Comme d'un doux songe avvenu
Qui tous nos sentimens cajole ,
Je veux vous dire franchement ,
Et de ma façon librement ,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi , dans ce que j'en ai veu ,
J'assure qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage ;
Et puisque Malherbe le dit ,
Cela sera sans contredit ,
Car c'est un très-juste présage.

Toute la France fait fort bien
Que je n'estime ou reprends rien
Que par raison & par bon titre ,
Et que les doctes de mon tems ,
Ont toujours été très-contens
De m'élire pour leur arbitre.

LA GARDE, vous m'en croirez donc,
Que si gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le ferez,
Et votre los rehausserez
Par votre docte & sainte Histoire.



LIVRE QUATRIÈME,

Contenant les Pièces que l'on n'a pu
ranger sous aucune date.

*S T A N C E S*

Pour une Masquarade.

Ceux-ci de qui vos yeux admirent la venue ,
Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
Partis des bords lointains d'une terre inconnue ,
S'en vont au gré d'amour tout le monde courir.

Ce grand démon qui se déplaît
D'être profané comme il est ,
Par eux veut repurger son temple ;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir ,
Que ce qu'on ne fait par devoir ,
On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
Porte inconsiderés à leurs contentemens ;
L'or de cet âge vieil , où régnoit l'innocence ,
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs accou-
tûmens,

La foi, l'honneur & la raison,
Gardent la clef de leur prison.
Penser au change leur est crime ;
Leurs paroles n'ont point de fard,
Et faire les choses sans art,
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux, ames belles & hautes ;
Retirez votre humeur de l'infidélité ;
Laissez-vous d'abuser les jeunesses peu cautes ,
Et de vous prévaloir de leur crédulité.

N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien,
Et, bien aimés, n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines ;
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout vent ?

Puis cela n'avient qu'aux amours,
Où les desirs, comme vautours,
Se paissent de sales rapines.
Ce qui les forme les détruit ;
Celles que la vertu produit,
Sont roses qui n'ont point d'épines.

F R A G M E N T.

* * * * *

ELLE étoit jusqu'au nombril
Sur les ondes paroissante,
Telle que l'aube naissante
Peint les roses en Avril.



CHANSON.

C'EST faussement qu'on estime
Qu'il ne soit point de beautés,
Où ne se trouve le crime
De se plaire aux nouveautés.

Si ma dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers ?

Est-il courage si brave,
Qui pût, avecque raison,
Fuir d'être son esclave,
Et de vivre en sa prison ?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage,
Dont on s'offre à la servir,
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne fais quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure,
N'est que d'obtenir du fort,
Que ce qu'elle est à cette heure ;
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi , c'est chose sans doute,
Que l'astre qui fait les jours ,
Luira dans une autre voûte ,
Quand j'aurai d'autres amours.



É P I G R A M M E.

TU dis, COLIN, de tous côtés,
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des crudités,
Et penfes qu'on en doive rire.
Cocu de long & de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toi, qui souffres si bien les cornes)



C H A N S O N.

EST-CE à jamais, folle ESPÉRANCE,
Que tes infidelles appas
M'empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas ?

La raison veut, & la nature,
Qu'après le mal vienne le bien :
Mais en ma funeste aventure,
Leurs règles ne servent de rien.

C'est fait de moi, quoi que je fasse.
J'ai beau plaindre, & beau soupirer,
Le seul remède en ma disgrâce,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour ;
Quelque dieu qui brûle pour elle,
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi, trompé de mon attente,
Je me consume vainement ;
Et les remèdes que je tente,
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine ;
La mienne seule a ce destin ,
Que d'autant plus elle chemine ,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc , importune peste ,
A qui j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui me reste ,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon ame , & t'en va suivre
Ceux qui desireront de guérir.
Plus tu me conseilles de vivre ,
Plus je me résous de mourir.



F R A G M E N T.

• • • • •

TANTÔT nos navires , braves
De la dépouille d'Alger ,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger :
Tantôt , riches de la perte
De Tunis & de Biferte ,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives ;
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.



STANCES.

S T A N C E S.

QUOI donc ! ma lâcheté sera si criminelle ;
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi ,
Que je quitte ma dame , & démente la fol
Dont je lui promettois une amour éternelle ?

Que ferons-nous, mon cœur ? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous sont préparés ?
Courrons-nous le hasard comme désespérés ?
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience ?

Non, non , quelques affauts que me donne l'envie ,
Et quelques vains respects qu'allègue mon devoir ,
Je ne céderai point , que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma dame , on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur ? Quelle erreur me transporte,
De vouloir en géant aux astres commander ?
Ai-je perdu l'esprit , de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte ?

Achille , à qui la Grèce a donné cette marque ;
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux ,
Fut en la même peine , & ne put faire mieux ,
Que soupirez neuf ans dans le fond d'une barque

M

Je veux , du même esprit que ce miracle d'armes ,
Chercher en quelque part un séjour écarté ,
Où ma douleur & moi soyons en liberté ,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes
larmes.

Bien sera-ce à jamais renoncer à la joie ,
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux :
Mais qui m'empêchera , qu'en dépit des jaloux ,
Avecque le penser mon ame ne la voie ?

Le tems qui toujours vole , & sous qui tout succombe ,
Fléchira cependant l'injustice du fort ;
Ou d'un pas insensible avancera la mort ,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse ;
Quelque chemin qu'il tienne , il trouve des combats .
Mais des conditions que l'on voit ici-bas ,
Certes , celle d'aimer est la plus malheureuse .



S O N N E T

Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut assassiné.

BELLE ame, aux beaux travaux sans repos adonnée,
Si parmi tant de gloire & de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penfes que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur & plus heureusement,
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel esprit, console ta douleur :
Il faut par la raison adoucir le malheur,
Et telle qu'elle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel ;
Mais c'est un témoignage à la race future ;
Qu'on ne s'auroit su vaincre en un juste due!



É P I T A P H E

*D'un Gentilhomme de ses amis qui mourut âgé
de cent ans.*

N'ATTENDS, passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se loue, irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la mort de m'ôter la vie.



FRAGMENT.

Fin d'une Ode pour le roi.

JE veux croire que la Seine
Aura des cygnes alors,
Qui pour toi seront en peine
De faire quelques efforts;
Mais vu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne,
Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en soit l'auteur.



FRAGMENT
D'UNE ODE.

Invective contre les Mignons d'Henri III.

LES peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine,
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis.
Et toutefois leur entreprise,
Étoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise,
Et la figure d'un ballet.

De leur mollesse léthargique,
Le Discord sortant des enfers,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La justice n'eut plus de poids,
L'impunité chassa les loix;
Et le taon des guerres civiles
Piqua les âmes des méchans,
Qui firent avoir à nos villes
La face déserte des champs.

ÉPITAPHE
DE MONSIEUR D'IS,

Parent de l'Auteur.

ICi dessous gît monsieur d'Is.
Plût or à Dieu qu'ils fussent dix !
Mes trois sœurs , mon père & ma mère ;
Le grand Éléazar mon frère ,
Mes trois tantes & monsieur d'Is.
Vous les nommai-je pas tous dix ?



ÉPIGRAMME
A MONSIEUR COLLETET.

Sur la mort de sa sœur.

EN vain, mon COLLETET, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque ;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable ;
Son chant n'a point forcé l'empire des esprits ,
Puisqu'on fait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes , si les beaux vers faisoient ce bel effet ,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.



STANCES.

Paraphrase d'une partie du Pseaume CXLV.

N'ESPÉRONS plus, mon ame, aux promesses
du monde ;
Sa lumière est un verre , & sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités , laissons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre ,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain , pour satisfaire à nos lâches envies ,
Nous passons près des rois tout le tems de nos vies
A souffrir des mépris , & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont , comme
nous sommes ,
Véritablement hommes ,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière,
Que cette majesté si pompeuse & si fière ,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux , où leurs ames
hautaines
Font encore les vaines ,
Ils sont mangés des vers.

M ;

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre ,
D'arbitres de la paix , de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre , ils n'ont plus de
flatteurs.

Et tombent avec eux , d'une chute commune ,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

F I N.

963349



T A B L E

D E S P I È C E S

Contenues dans les Œuvres de MALHERBE.

L E s Larmes de Saint Pierre. Poëme imité
de l'italien de Tanfillo. page 4

S T A N C E S.

<i>Pour le duc de Montpensier.</i>	20
<i>Enfin cette beauté m'a la place rendue , &c.</i>	27
<i>Consolation à Carité.</i>	30
<i>Beauté, mon cher fouci, de qui l'ame incertaine , &c.</i>	34
<i>Consolation à M. du Perier.</i>	35
<i>Prosopée d'Ostende.</i>	49
<i>Paraphrase du Pseume VIII.</i>	54
<i>Pour les paladins de France dans un combat de barrière.</i>	56
<i>Pour le roi Henri le Grand , allant en Limosin.</i>	60
<i>Pour le Carrousel des Quatre Éléments.</i>	75
<i>Pour le duc de Bellegarde.</i>	88
<i>Pour la vicomtesse d'Auchy.</i>	107
<i>Sur l'éloignement de la même.</i>	110
<i>A la princesse de Conti.</i>	116
<i>La Renommée à Henri le Grand , dans le ballet de la reine.</i>	120

<i>Pour Henri IV, sous le nom d'Alcandre, sur l'absence d'Oranthe, ou de la princesse de Condé.</i>	123
<i>Pour le même, sur le même sujet.</i>	126
<i>Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.</i>	130
<i>Pour Alcandre, au retour d'Oranthe à Fontai- nebleau.</i>	134
<i>Stances composées en Bourgogne.</i>	140
<i>Au roi Henri le Grand, pour de petites nym- phes, dans un divertissement de la cour.</i>	147
<i>Sur la mort de Henri le Grand, au nom du duc de Bellegarde.</i>	149
<i>A la reine Marie de Médicis, pendant sa régence.</i>	162
<i>Stances des Sybilles, pour la publication du mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Es- pagne, Anne d'Autriche, &c.</i>	165
<i>Autres sur le même sujet.</i>	169-172
<i>Paraphrase du Pseaume 128 au sujet de la première guerre des princes.</i>	186
<i>Récit d'un berger au ballet du Triomphe de Pallas.</i>	196
<i>Sur le mariage de Louis XIII avec Anne d'Au- triche.</i>	201
<i>Pour le duc de Bellegarde, sur la guérison d'une dame.</i>	207
<i>Pour le comte de Charny & mademoiselle de Castille.</i>	211

<i>Stances spirituelles.</i>	216
<i>Au premier président de Verdun, sur la mort de sa femme.</i>	223

CH A N S O N S.

<i>Chanson faite avec la duchesse de Bellegarde & Racan.</i>	86
<i>Sur le départ de la vicomtesse d'Auchy.</i>	93
<i>Pour Henri le Grand sur la dernière absence de la princesse de Condé.</i>	136
<i>Pour Rodanthe, ou telle autre Iris en l'air.</i>	194
<i>Pour le ballet du Triomphe de Pallas.</i>	200
<i>Pour le duc de Bellegarde, amoureux d'une dame.</i>	203
<i>Pour le même, sur le même sujet.</i>	205
<i>A la marquise de Rambouillet, sous le nom de Rodanthe.</i>	218
<i>Pour la dame de ses Pensées.</i>	259
<i>Désespoir amoureux.</i>	262

È P I G R A M M E S.

<i>Sur le portrait d'Étienne Pasquier.</i>	Page 1
<i>Sur mademoiselle de Conti.</i>	144
<i>Sur la Pucelle d'Orléans, brûlée par les Anglois.</i>	174
<i>Sur sa statue, qui étoit sans inscription.</i>	175
<i>Pour les heures de la vicomtesse d'Auchy.</i>	192
<i>Sur le même sujet.</i>	193

<i>Pour les poèmes du sieur de Lortigues , provençal.</i>	209
<i>Sur une image de sainte Catherine.</i>	213
<i>Imitation de l'Épigramme 40 du sixième Livre de Martial.</i>	214
<i>Pour le livre intitulé : Le Pourtrait de l'Éloquence François.</i>	220
<i>Sur un cocu difficile en vers.</i>	261
<i>A Colletet , sur la mort de sa sœur.</i>	272

É P I T A P H E S.

<i>Építaphe en forme de sonnet pour mademoiselle de Conti.</i>	145
<i>Autre , dans la même forme , pour le duc d'Orléans , second fils de Marie de Médicis.</i>	161
<i>Autre , dans la même forme , pour madame Puget.</i>	190
<i>Délicace de la précédente építaphe.</i>	191
<i>Építaphe d'un grand , le connétable de Luynes.</i>	221
<i>Építaphe d'un gentilhomme , mort âgé de cent ans.</i>	268
<i>Építaphe de M. d'Is , parent de l'auteur.</i>	271

I N S C R I P T I O N S.

<i>Pour le portrait de Cassandre , maîtresse de Ronsard.</i>	227
<i>Pour la fontaine de l'hôtel de Rambouillet.</i>	240

F R A G M E N S.

<i>Ode à Henri le Grand , sur la réduction de Marseille.</i>	25
<i>Stances aux Ombres de Damon.</i>	50
<i>Strophe imparfaite d'une Ode quelconque.</i>	159
<i>Pour le comte de Soissons.</i>	228
<i>Pour une Masquerade.</i>	256
<i>Stances amoureuses.</i>	265
<i>Paraphrase d'une partie du Pseaume 145.</i>	273

O D E S.

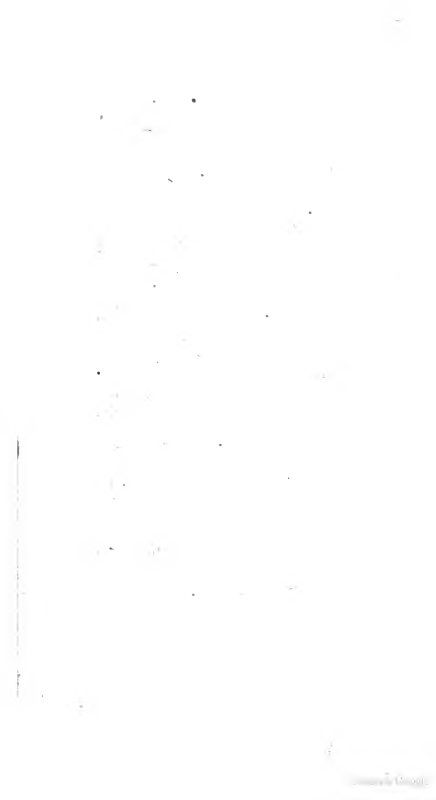
<i>Au roi Henri le Grand , sur la réduction de Marseille.</i>	22
<i>A Marie de Médicis , sur sa bienvenue en France.</i>	39
<i>Sur l'attentat commis sur le Pont-Neuf en la Personne d'Henri IV.</i>	66
<i>Au roi Henri le Grand , sur le voyage de Sédan.</i>	77
<i>Au duc de Bellegarde , grand écuyer de France.</i>	95
<i>A Marie de Médicis , sur les succès de sa régence.</i>	152
<i>Au roi Louis XIII , allant châtier la rebellion de la Rochelle.</i>	241
<i>A M. de la Garde , au sujet de son Histoire Sainte.</i>	250

S O N N E T S.

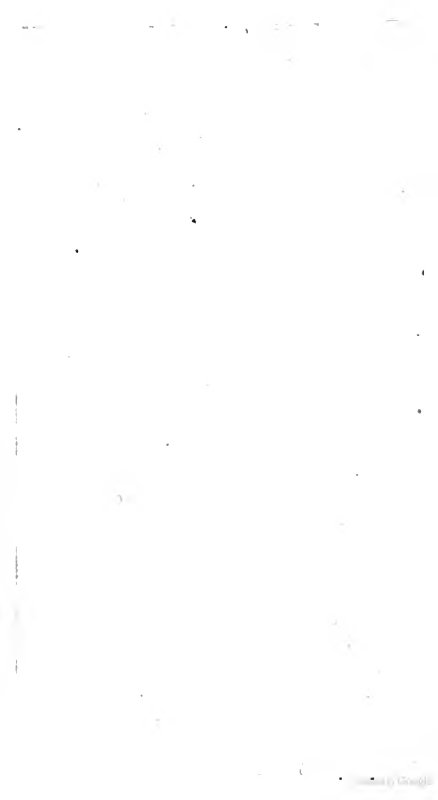
<i>A Jean Rabel , peintre.</i>	48
<i>A la princesse de Condé douairière.</i>	59
<i>Au roi Henri le Grand.</i>	91
<i>Au même.</i>	92
<i>Au même , pour le premier ballet de M. le dauphin.</i>	146
<i>A M. de Flurance , sur son livre de l'Art d'embellir. (Ouvrage de dévotion.)</i>	105
<i>Sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy.</i>	106
<i>Pour la même.</i>	109
<i>A la même.</i>	112
<i>Sur l'absence de la même.</i>	113
<i>Sur le même sujet.</i>	114
<i>A la même.</i>	115
<i>A l'occasion de la goutte , dont Henri IV étoit attaqué.</i>	119
<i>Au dauphin , depuis roi Louis XIII.</i>	139
<i>A Marie de Médicis , sur la mort de M. le duc d'Orléans.</i>	160
<i>A la même , pour M. de la Ceppède.</i>	173
<i>A M. du Maine , sur ses Œuvres spirituelles.</i>	164
<i>A la Princesse de Conti.</i>	215
<i>A M. le duc d'Orléans , frère de Louis XIII.</i>	222
<i>Au roi Louis XIII , après la guerre contre les Huguenots.</i>	231
<i>Au même.</i>	235

<i>Au cardinal de Richelieu.</i>	232
<i>Au même.</i>	234
<i>Pour le même , alors premier ministre.</i>	239
<i>Au marquis de la Vieuville , surintendant des finances.</i>	236
<i>Sur la mort du fils de Malherbe.</i>	249
<i>Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut assassiné.</i>	267
<i>Ode à Marie de Médicis , après la première guerre des Princes. (Il paroît qu'il n'y manque que la première strophe , ou l'invocation des muses.</i>	176
<i>Strophe au sujet de la même guerre , où le poëte fait parler le dieu de la Seine.</i>	185
<i>Autres fragmens sur le même sujet.</i>	188--189
<i>Prophétie du dieu de la Seine contre le maréchal d'Ancre.</i>	210
<i>Ode au cardinal de Richelieu.</i>	232
<i>Vers alexandrins pour la marquise de Rambouillet.</i>	237
<i>Sur la prise de la Rochelle , alors prochaine.</i>	248
<i>Vers sur une belle baigneuse.</i>	258
<i>Strophe d'une Ode.</i>	264
<i>Fin d'une Ode pour le roi.</i>	269
<i>Invective contre les mignons d'Henri III.</i>	270

Fin de la Table.













BIBLIOTECA